

PIERRE SAUREL

Corruption



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 13

Corruption

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 412 : version 1.0

Corruption

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1981.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Visite macabre

René Turcot referma la porte de son bureau. Sur cette porte vitrée, on pouvait lire en lettres noires : RENÉ TURCOT, DÉTECTIVE PRIVÉ.

Une cigarette en équilibre au coin des lèvres, les deux mains dans les poches, l'air désabusé, il descendit l'escalier et se retrouva bientôt à l'extérieur. Il embrassa du regard la rue principale, déjà bondée de voitures.

Des gens allaient et venaient, vaquant à leurs affaires. Des femmes, attirées par les immenses annonces des magasins, qui tous, organisaient des soldes, s'engouffraient dans les portes tournantes. « Vente d'écoulement » « Vente de nettoyage de la gérante » « Super-vente de débarras », lisait-on partout ; c'était à qui trouverait l'affiche la plus alléchante.

On entendait des bribes de conversation en anglais, même si la majorité des habitants de Val-d'Or sont francophones.

Ici et là, des jeunes, vêtus d'un blue-jeans et d'un chandail crasseux, ou encore d'un costume de motard, flânaient, causaient à voix basse, s'échangeaient un « joint ». Des filles, certaines jeunes et jolies, d'autres plus âgées, le visage « magané », rongé par le vice, ne se gênaient aucunement et accostaient les hommes, même accompagnés, pour leur offrir une heure de bonheur factice. La prostitution se faisait au grand jour.

« C'est écœurant comme ç'a changé, pensa Turcot. Quand j'suis arrivé ici, cette ville était propre. On l'avait même baptisée « la reine de la vallée de l'or ». Aujourd'hui, c'est le rendez-vous de la vermine, des drogués, des prostituées. »

Turcot poussa la porte d'un petit restaurant et, négligeant les tables qui longeaient le mur, s'installa au comptoir où le service était plus rapide.

– Qu'est-ce qu'on te sert, à midi, beau blond ?

demanda la serveuse.

Elle connaissait bien Turcot. L'homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux grisonnants, était un client régulier. Il mangeait là presque tous les midis.

– Qu'est-ce que tu as de bon aujourd'hui ?

– Y a de la fricassée, en spécial.

La serveuse jeta un coup d'œil vers le patron qui, installé à la caisse, était occupé avec un client.

– Manges-en pas, c'est des restants d'hier, chuchota-t-elle à Turcot en se penchant vers lui. Y a du veau, il m'a l'air beau. Je peux t'en servir avec du riz. C'est supposé être servi avec des patates pilées, mais t'es mieux avec du riz, si tu comprends ce que je veux dire.

– O.K., pour le veau, dans ce cas-là.

La serveuse s'éloigna.

Une fille, blonde, assez jolie, portant un gilet trop petit, qui risquait d'éclater quand elle prenait une grande inspiration, prit place à côté de René. Le détective jeta un bref coup d'œil sur les seins

rebondissants, se demandant si toute cette chair était « naturelle ». Comme la fille ne portait rien sous son gilet, il dut se rendre à l'évidence : cette poitrine n'avait rien de « rapporté ».

« Une nouvelle ! Un beau morceau, cette petite, pensa Turcot. C'est la première fois que je la vois ici. »

La fille consultait le menu, semblait hésiter. Elle se tourna vers René :

– On mange bien, ici ? Qu'est-ce que vous me conseillez ?

– Si tu veux prendre un bon repas, change de restaurant, c'est le meilleur conseil que je puisse te donner. Ici, c'est pas cher, mais tu n'en as que pour ton argent.

La serveuse revint ; la fille ne commanda que des toasts et du café. Lorsque la serveuse se fut éloignée, la blonde se tourna à nouveau vers René, lui décocha un sourire qui se voulait aguichant et elle croisa les jambes. Sa jupe remonta au-dessus du genou, découvrant une cuisse, peut-être un peu maigre, mais tout de

même assez bien formée.

La fille, c'était évident, cherchait à engager la conversation avec le détective. Elle lui parla de la pluie et du beau temps, lui posa des questions, mais René ne répondait que par oui et par non, ce qui aurait découragé n'importe qui. Comme il achevait son repas, la fille passa enfin à l'attaque.

– Tu es seul ?

– Maudit, c'est facile à voir. Ça fait dix minutes que t'es assise à côté de moi.

– Si tu t'ennuies et si tu veux passer un bon moment, on peut s'arranger, tu sais.

Les yeux de René Turcot se promenèrent sur le corps de la fille, s'arrêtant aux moindres courbes, aux plus petits recoins.

– Comment tu t'appelles ?

– Lucie.

– T'es nouvelle par ici ?

– Écoute, moi, je ne demande pas de détails. Si ça t'intéresse, je vais te faire un bon prix. Tu le regretteras pas. Rien qu'à voir les filles qui se

tiennent sur les trottoirs ou qui hantent les bars, j'aurai sûrement beaucoup de succès. J'suis jeune, propre et j'en donne toujours au client pour son argent.

– Tu veux un conseil ? Prends le premier autobus et retourne d'où tu viens. Ici, ma fille, tu risques gros. Oh, c'est pas la police qui va t'ennuyer, mais faudra que tu saches choisir tes clients si tu veux pas qu'on te maudisse une volée. Puis, tu fais mieux de jamais traîner d'argent dans ton sac : des magiciens, y en a en masse ici ; et puis, c'est pas des anges, je te le jure. Remarque bien, t'es jeune, pas laide, t'as une paire de tétons qui ferait bander n'importe quel frère des écoles chrétiennes, mais tu t'es adressée à la mauvaise personne. Moi, je paie jamais pour avoir des filles.

Et René ricana :

– Ce sont plutôt elles qui me paient. Si tu restes « en ville », un jour, t'auras peut-être besoin de mes services pour te tirer d'embarras.

Il lui tendit sa carte.

– Détective privé ?

– Ouais ! Mon bureau est de l'autre côté de la rue. Moi non plus, je charge pas cher. Ça m'arrive même de faire des petits arrangements avec les clients.

Et de sa main droite, il frôla la cuisse de la fille. Elle se leva rapidement de son siège.

– Hé, oublie pas ma carte. Tu pourrais en avoir besoin si tu décides de ne pas suivre mon conseil.

Lucie était déjà rendue à la caisse. Elle paya et sortit rapidement.

« Encore une qui va finir droguée et qui travaillera pour les bandes de petits voyous. »

La serveuse s'était rapprochée.

– Un dessert ?

– Non, j'ai fini. Tu la connais, cette fille-là ?

– Non, c'est la première fois qu'elle vient ici. Une nouvelle, probablement, qui veut faire de l'argent rapidement. C'est pas dans ce restaurant-ci qu'elle va décrocher le gros lot. Les seuls bons clients, je les connais et je les garde pour moi.

Et elle lança un clin d'œil à René Turcot avant de s'éloigner. Le détective se leva. Il se dirigeait vers la caisse quand il se sentit toucher au bras. Il se retourna. « Pas encore une autre ? C'est une vraie peste ! »

La fille qu'il avait devant lui n'était peut-être pas aussi jolie, aussi jeune que l'autre, mais elle était mieux vêtue et mieux maquillée.

– Vous êtes le détective Turcot ?

– Oui, pourquoi ?

La fille parlait à voix basse, comme si elle avait peur d'être entendue.

– J'ai besoin de vos services.

– T'as qu'à venir avec moi. Mon bureau est à deux pas.

– Je sais, mais je ne peux pas... pas tout de suite. Je travaille. Je voudrais que vous me fixiez un rendez-vous.

– Quand tu voudras. C'est tranquille de ce temps-ci. Les bandits ont peur de rien et les victimes s'adressent plutôt à la police en croyant obtenir des résultats.

– Ce soir, disons vers six heures et demie.

– Ça me convient, je t’attendrai. Il voulut lui remettre sa carte.

– Pas nécessaire, dit-elle. Je sais où se trouve votre bureau. Moi aussi, je travaille à deux pas.

Turcot voulut lui demander son nom, mais déjà la fille était retournée à sa table.

« Tant pis, je le saurai ce soir. Un peu de travail, ça m’aidera à tuer le temps... dans mon métier, on déteste pas tuer ».

Et il se mit à rire tout seul. Le patron, trônant derrière sa caisse, lui demanda :

– On vous en a conté une bonne, monsieur René ?

– Oh oui, Benito ! Une cliente vient de me confier que c’est ici qu’elle a pris le meilleur repas de sa vie.

Il paya l’addition et sortit en riant aux éclats.

René Turcot n’avait pas besoin de travailler pour vivre. Pendant quelques années, il avait été membre de la police de Montréal, puis on lui

avait offert un poste à la Sûreté du Québec.

Turcot avait accepté. Pour lui, la vie s'annonçait des plus heureuses. Une femme jolie, une bonne situation, un enfant de deux ans, beau comme un cœur. Mais tout ça allait brusquement tourner au cauchemar à cause d'un accident de voiture, survenu au cours d'une fin de semaine : un conducteur ivre avait perdu le contrôle de son véhicule et était venu emboutir l'automobile de Turcot, tuant du coup sa femme, son fils et l'envoyant à l'hôpital pour une période de trois mois.

Lorsqu'il avait repris son service, Turcot avait voulu quitter la Métropole. Il voulait oublier. On l'envoya en Abitibi. Il ne put jamais oublier sa femme qu'il avait aimée et ne se remaria pas. Il n'avait pas cinquante ans lorsqu'on l'obligea à prendre sa retraite.

Turcot s'était habitué à cette région du Québec. Il songea à s'établir sur une ferme, mais changea rapidement d'idée après avoir travaillé la terre durant deux mois, chez un ami.

C'est alors que lui vint l'idée d'ouvrir un

bureau à Val-d'Or. Comme il n'y avait aucun enquêteur privé dans la région, il était certain que le travail ne manquerait pas. Au cours des premiers mois, les enquêtes furent nombreuses, mais peu intéressantes. Il devait surprendre une femme qui trompait son mari, un époux trop volage ou encore, enquêter sur les activités de « fils à papa » qui fréquentaient des bandes de jeunes peu recommandables. Les pères honorables étaient prêts à payer le gros prix pour éviter le scandale.

Mais Turcot s'était vite fatigué de ce genre d'enquêtes. Aussi, il n'acceptait plus que les affaires qui semblaient réellement intéressantes. Il avait de nombreux amis dans les milieux policiers, que ce soit la police municipale ou la Sûreté du Québec. Mais il songeait sérieusement à s'établir ailleurs. « Val-d'Or a tellement changé depuis quelques années. Les policiers ne parviennent plus à mettre de l'ordre dans cette ville corrompue. »

D'ailleurs, Turcot n'était pas le seul à songer à quitter cette ville ; plusieurs familles préféraient

s'établir en banlieue, d'autres se rendaient même jusqu'à Rouyn. « C'est presque impossible d'élever sa famille convenablement dans ce milieu, » disait-on souvent.

La fille qu'il avait croisée au restaurant semblait sérieuse. Peut-être lui apporterait-elle un travail intéressant.

À six heures, il était à son bureau ; il mettait un peu d'ordre dans l'unique pièce et classait quelques dossiers qui traînaient sur le seul fauteuil destiné au visiteur. Lorsqu'il eut terminé son ménage, il jeta un coup d'œil sur la pièce et parut satisfait. Installé derrière son bureau, un cigare au bec, il aurait l'air imposant.

À six heures et demie, il commença à s'impatienter. Sa visiteuse ne savait peut-être pas exactement où était situé son bureau. « J'aurais dû insister pour qu'elle prenne ma carte ».

Il tendit l'oreille : il avait entendu du bruit dans l'escalier, comme quelqu'un qui monte ou qui descend des marches avec difficulté. Mais le bruit avait cessé. « Encore un ivrogne qui se sera trompé de porte », se dit-il.

Mais il aperçut soudain une ombre dans la vitre de sa porte ; puis, on appuya sur la sonnette. Le visiteur était sûrement impatient, car il sonna plusieurs fois de façon saccadée.

Turcot alla ouvrir la porte. Il eut peine à reconnaître la fille qu'il avait vue à l'heure du lunch.

Les yeux hagards, les cheveux défaits, la bouche crispée, elle paraissait morte de peur. Elle tremblait comme une feuille. Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Turcot lui prit la main, la tira doucement à l'intérieur, repoussa la porte du pied et la prit dans ses bras.

– Allons, allons, du calme, tout danger est écarté, maintenant. Allons, dites-moi ce qui s'est passé.

La fille avait appuyé sa tête sur l'épaule du détective. Soudain, Turcot sentit un liquide chaud, visqueux, couler sur sa main. Il réprima un frisson : c'était du sang. La fille avait un couteau planté au milieu du dos. Turcot retira l'arme et étendit la fille sur le tapis.

– Mademoiselle ! Mademoiselle !

D'un geste brusque, nerveux, il lui tapotait les mains. Mais, le regard fixe, la bouche entrouverte, la fille ne bougeait pas. L'effort extraordinaire qu'elle avait fait pour se rendre jusqu'au bureau du détective avait eu raison de ses dernières forces ; elle venait de rendre l'âme.

Turcot se laissa tomber dans le fauteuil du visiteur et mit un peu de temps à reprendre ses esprits. « Il faut que je prévienne la police. »

Mais il comprit aussitôt le ridicule de la situation. Comment le croirait-on ? Comment pourrait-il faire avaler aux policiers locaux l'histoire de cette fille qui, un poignard dans le dos, avait marché dans la rue, sans attirer l'attention, et s'était rendue jusqu'à son bureau pour venir y mourir.

Si Turcot avait des amis parmi les policiers, d'autres le détestaient et ne demandaient qu'un événement comme celui-là pour se débarrasser de lui.

– Le couteau ! s'écria-t-il.

Il prit l'arme du crime dans sa main. Ses empreintes s'y trouvaient. Il pourrait certes essayer le couteau, le faire disparaître même. « Mais c'est peut-être le seul indice pouvant conduire à l'assassin de cette fille. »

Il se leva et se dirigea vers son bureau. Il décrocha le récepteur et appela la police. Il demanda à parler à un sergent de ses amis, qui était malheureusement absent. On lui passa un autre sergent-détective qui faisait partie de l'escouade des homicides.

– Ici Bournais.

– Sergent, c'est Turcot, René Turcot qui parle !

– Le détective privé ?

– Oui.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? Vous savez qu'ici, on n'a pas de temps à perdre avec des amateurs.

– Sergent, vous devriez venir immédiatement à mon bureau. Une cliente est entrée pour me voir... avec un poignard planté dans le dos...

Le sergent-déetective cria :

– Turcot, allez cuver votre vin ailleurs, maudit ivrogne !

– Non, ne raccrochez pas ! La fille est ici, étendue sur le tapis. Elle est morte. C'est pas une blague !

– Je l'espère pour vous, Turcot, car j'ai encore jamais vu quelqu'un déambuler dans la rue avec un poignard dans le dos. Faut pas nous prendre pour des imbéciles.

La communication fut coupée. Turcot comprit soudain qu'il venait en quelque sorte de se passer la corde au cou et que personne ne pourrait le tirer de là. Il était détesté par des gens influents, par des membres de la mafia locale. L'enquête serait rapide, on dirait que Turcot s'était disputé avec sa cliente et qu'il l'avait poignardée, tout simplement. Il savait même qu'on trouverait probablement de faux témoins, disposés à se parjurer pour l'incriminer. Il se leva, titubant comme un homme ivre. En se retournant il fit tomber le journal du soir qui était posé sur le coin du bureau. Il se pencha, le ramassa, et soudain,

ses yeux se fixèrent sur une photographie.

– Robert Dumont !

Le journal racontait la dernière aventure du Manchot. Turcot avait connu Dumont alors qu'il était dans la police de Montréal. Les deux hommes étaient de bons amis. Dumont étant plus jeune, Turcot l'avait pris sous son aile et lui avait fait profiter de son expérience.

Il ouvrit un tiroir et en tira un carnet d'adresses. Là se trouvait le numéro du seul homme qui pourrait peut-être l'aider.

« Comme nous sommes à Val-d'Or, des policiers de la SQ viendront probablement diriger l'enquête. Or personne ne déteste autant les privés que les policiers provinciaux. »

Par contre, il savait que Robert Dumont avait des amis partout.

« Mais, acceptera-t-il de m'aider ? Il est maintenant propriétaire d'une grosse agence. Il ne doit pas pouvoir s'absenter facilement ».

Turcot hésitait encore. La police serait à son bureau d'un instant à l'autre. La S.Q. ne tarderait

pas elle non plus. Il fallait agir au plus vite.

Il décrocha le récepteur de son appareil téléphonique et composa le numéro qui était inscrit dans son carnet.

II

Réorganisation

Robert Dumont venait de prendre une grande décision. Depuis qu'il avait fondé son agence de détectives privés, il s'était contenté de n'accepter que des causes intéressantes, des enquêtes qui ne nécessitaient qu'un personnel restreint.

Il refusait d'accepter des contrats qui auraient pu lui rapporter des profits plus substantiels. En effet, on lui demandait parfois plusieurs hommes pour assurer une surveillance ou pour servir de gardes de sécurité. Or, en temps ordinaire, il n'avait que trois employés à sa disposition : son bras droit, l'ex-policier Michel Beaulac, Candine Varin, la plantureuse blonde, et Rita Michaud, la secrétaire de l'agence.

À ce groupe s'ajoutaient parfois quelques policiers à la retraite qui ne demandaient pas

mieux que de briser la monotonie de leur inactivité.

« Il est temps de devenir une agence offrant plus de services, pensait Robert, Je vais engager deux autres hommes, deux ex-policiers. Ils seront responsables du recrutement d'employés qui pourront servir de gardes. Ils ne s'occuperont que de ça, Michel, Candy et moi, nous dirigerons les enquêtes spéciales. »

Mais pour ce faire, il lui fallait un local plus vaste, car il se sentait à l'étroit dans ses bureaux de la rue St-Denis.

Robert Dumont, blessé au bras droit, avait dû, bien malgré lui, prendre un repos de quelques jours. Michel et lui en avaient profité pour se mettre à la recherche du local idéal, qu'ils avaient trouvé dans le centre-ville, boulevard de Maisonneuve.

– Vous aurez chacun vos bureaux, dit-il à Candy et Michel. Rita disposera d'une salle d'attente plus vaste pour les visiteurs. Enfin, en plus de mon bureau, il y aura une pièce qui servira à ceux qui s'occuperont de notre service

de gardes de sécurité.

– Y aura-t-il un gymnase ? demanda Michel.

– Évidemment ! J’y tiens comme à la prune de mes yeux. Je veux que tous les membres de mon personnel s’entraînent. Le gymnase sera des plus modernes : grand, avec des douches ; enfin, tout ce qu’il faut. Nous allons fermer temporairement notre agence, jusqu’à ce que nous soyons installés dans nos nouveaux locaux.

Et tous allèrent visiter l’endroit qu’on trouva beaucoup plus convenable pour une agence.

Dumont et son bras droit étaient pourtant inquiets. La jolie Candy ne semblait plus avoir de cœur à l’ouvrage. Elle était distraite, parlait peu, contrairement à ses habitudes, si bien que Michel commença à croire qu’elle était devenue amoureuse.

La vérité était toute autre. Lors de sa dernière aventure* Candy avait reçu une offre qui sortait réellement de l’ordinaire. L’un des chefs de la mafia, monsieur Lionel, lui avait offert une

* Voir Le Manchot n° 12.

position et un salaire très élevés.

– N’ayez aucune crainte, mademoiselle Candy, je vous propose un travail honnête, avait-il dit. J’ai besoin de femmes comme vous, des filles aguichantes mais qui savent tenir leur place. Des filles que nous présentons à des hommes influents. N’allez pas croire que je vous demanderai de vous prostituer. Pas du tout. D’ailleurs, je ne manque pas de filles pour accomplir ce travail. Non, vous ce sera autre chose ; il s’agira d’un travail de classe.

Et Candy avait demandé quelques jours de réflexion avant de prendre une décision.

Le Manchot voulait savoir ce qui se passait, pourquoi son adjointe avait changé d’attitude. Il lui posa donc directement la question.

– Surtout, Candy, ne me dis pas qu’il n’y a rien. Quelque chose te trouble, tu n’es plus la même. Est-ce le fait d’élargir les cadres de notre agence qui t’inquiète ?

Pour une des rares fois depuis ces derniers jours, la statuesque blonde se mit à rire.

– Pas du tout, Robert. Aujourd’hui, je peux enfin respirer à mon aise. Hier encore, je me sentais étouffée, comme si j’avais essayé de mettre « ça » dans une « 34 » (Et elle soupesa ses seins plantureux). Mais ma décision est prise : je reste avec vous autres.

– Quoi ? Ne me dis pas que tu as eu l’intention de quitter le service ? Tu sais pourtant à quel point Michel et moi, nous tenons à toi.

– Poussez, mais poussez égal. J’aime bien me sentir importante, mais faut pas trop en mettre. Une fille comme moi, ça se remplace. Tout le monde se remplace.

Robert Dumont voulut en savoir plus long.

– Pourquoi voulais-tu nous quitter ?

– J’ai reçu une offre très intéressante.

Et elle lui parla de la proposition que lui avait faite monsieur Lionel. Le Manchot ne pouvait croire que sa collaboratrice avait pu songer à l’accepter.

– Ben quoi ? J’suis quand même pas folle. Des milliers de piastres, y a personne qui cracherait

dessus. Mais j'ai compris que, même s'il m'assurait que ce serait un travail honnête, je m'enliserais dans ce milieu de perdition. Je ferais partie de la pègre. Non, j'en suis pas encore rendue là. J'suis pas une sainte, loin de là ; j'peux rarement passer une semaine sans avoir une partie de... une partie de plaisir avec un beau gars, mais de là à servir d'appât aux poissons qui se laissent prendre dans les filets de la pègre, y a des limites. J'suis pas un objet d'art qu'on admire ou encore un jujube qu'on déguste à petites bouchées.

Le Manchot ne put s'empêcher de rire. Candy parlait franchement ; avec elle, jamais de détours, jamais de faux-fuyants. On savait toujours exactement ce qu'elle pensait.

– Alors, j'aime autant crever de faim en travaillant pour vous.

Le Manchot prit un air indigné.

– Celle-là, je ne l'accepte pas. Michel et toi, vous êtes très bien payés.

– Oui, quand on travaille. J'veux dire par là,

quand on fait du temps supplémentaire. Mais quand c'est tranquille, on ne retire que le salaire minimum et je gagnerais davantage comme secrétaire. Quand on enquête, vous payez les dépenses, y compris les repas. Mais quand on reste au bureau, c'est nous qui payons nos dépenses. Aujourd'hui, on peut plus manger à moins de cinq dollars et les dépenses de voiture sont exorbitantes. Vous les payez, c'est entendu, mais seulement quand on a des enquêtes. Pourtant, je prends toujours mon automobile pour me rendre au bureau, au cas où j'en aurais besoin. Pensez-y, Robert, avec le salaire minimum que vous nous payez, y a pas de quoi se rouler par terre.

Le Manchot dut admettre qu'elle avait en partie raison.

– Tout ça est fini. À présent que nous allons ajouter des services à nos bureaux, le travail ne manquera plus. Michel et toi, vous aurez toujours des enquêtes à mener ; vos dépenses seront donc toujours payées par l'agence et si tout va bien, comme je l'espère, j'ajusterai vos salaires en

conséquence.

– C'est vrai ? demanda Candy. Oh, merci Robert ! Je manque peut-être de jugeote, mais j'ai de la mémoire en maudit ; cette dernière phrase, je ne l'oublierai pas.

Ce soir-là, Robert Dumont avait décidé de demeurer au bureau afin de mettre de l'ordre dans ses dossiers, dont certains étaient devenus inutiles. Tout en travaillant, il songeait à l'entrevue qu'il avait eue quelques heures plus tôt avec Candy.

« Cette fille est irremplaçable. Non seulement elle fait du bon travail, mais elle apporte du soleil dans le boulot harassant que nous devons accomplir ».

Le téléphone sonna sur le bureau de Rita. Le Manchot n'avait pas à répondre après les heures de bureau car un service téléphonique se chargeait de prendre les messages.

Mais, par habitude, le détective décrocha le récepteur. On avait aussi répondu au service téléphonique. Un homme causait avec la

téléphoniste.

– Mais, mademoiselle, à son appartement, on m’a donné ce numéro. C’est excessivement urgent. Il faut que je parle à Robert Dumont tout de suite. C’est une question de vie ou de mort.

– Laissez votre numéro, s’il téléphone...

Le Manchot décida alors de prendre l’appel.

– Laissez, mademoiselle, je vais m’occuper de monsieur.

– Très bien, monsieur Dumont.

– Dumont, c’est vous ? Écoutez, faut que vous veniez me rejoindre tout de suite à Val-d’Or. Vous pouvez pas refuser d’aider un confrère.

– Un instant, s’il vous plaît. Pas si vite. Je ne suis pas devin. Tout d’abord, dites-moi qui vous êtes !

– René Turcot, j’ai déjà fait partie de la police, à Montréal, en même temps que vous. Vous vous rappelez bien de moi, non ?

– Mais oui, je me souviens. C’était à mes débuts. Que devenez-vous ?

– Eh bien, j’suis détective privé à Val-d’Or.

– Et que vous arrive-t-il, Turcot ?

– Voilà ! Une fille a insisté pour me voir, je lui ai donné rendez-vous, mais elle s’est présentée à mon bureau avec un poignard planté dans le dos. Elle est morte avant d’avoir pu dire un mot. La police va arriver d’un instant à l’autre. Déjà, au téléphone, on s’est moqué de moi quand j’ai affirmé que cette fille était parvenue jusque chez moi avec un couteau planté dans le dos, sans attirer l’attention des passants dans la rue.

– C’est difficile à avaler, en effet, murmura le Manchot.

– Vous voyez, vous êtes comme eux. Pourtant, je vous jure que c’est la vérité. Faut que vous m’aidiez, Manchot, faut que vous veniez à Val-d’Or au plus vite. J’ai de l’argent, je paierai tout ce que ça coûtera.

Le Manchot ne prit même pas le temps de réfléchir.

– Écoutez, Turcot, ce que vous me demandez là est impossible.

– Mais...

– J’ai des engagements, ici, à Montréal. Mon agence aura bientôt une quinzaine d’employés et sera divisée en deux ou trois sections. Nous sommes en plein déménagement.

– Je vois que pour vous, la reconnaissance, ça n’existe pas. Vous étiez pourtant très heureux de travailler à mes côtés, à vos débuts. Moi, je ne vous ai pas repoussé du revers de la main, comme bien des policiers d’expérience qui refusent de travailler avec les nouveaux. Je vous ai conseillé à l’époque. Mais aujourd’hui, alors que j’ai un besoin urgent de vous...

Dumont lui coupa la parole.

– Connaissez-vous Michel Beaulac ?

– Non.

– Il travaille pour moi, c’est un excellent enquêteur. Je vais lui téléphoner, lui dire de se rendre immédiatement à Val-d’Or avec sa voiture. En temps ordinaire, je ne pourrais me passer de lui, mais vu que, présentement, nous préparons le déménagement de l’agence...

– Ça serait trop long, en voiture. Il y a rarement moyen de retenir les services d'un pilote et de son avion. Et puis, je ne doute pas de l'efficacité de ce Beaulac, mais puisque vous avez confiance en lui, je ne vois pas pourquoi il ne pourrait pas voir au déménagement de vos bureaux.

Il s'arrêta brusquement de parler, puis, il cria :

– Voilà la police ! Comme d'habitude, elle a mis beaucoup de temps. On n'a pas pris mon appel au sérieux, mais maintenant, le bal commence. Je vous attends, Dumont, ne me laissez pas tomber. Je serai probablement en prison. De toute façon, mon bureau est sur la 3^e avenue, c'est la rue principale. Ils arrivent. À bientôt !

Et la communication fut coupée.

Le Manchot resta un bon moment sans bouger, assis à son bureau. Il se rappelait le temps passé en compagnie de Turcot, un homme qui l'avait toujours bien conseillé. Mais ce qui intéressait avant tout le détective, c'étaient les mystères, les enquêtes qui sortaient réellement de l'ordinaire.

« Turcot n'aurait sûrement pas téléphoné pour me raconter des mensonges, pensa Dumont. Je pars donc du fait qu'il dit la vérité. Mais son histoire est tellement abracadabrante : quelqu'un entre dans son bureau, un poignard planté dans le dos... »

Avant de décider quoi que ce soit, il lui fallait savoir s'il pouvait trouver un pilote capable de partir immédiatement pour Val-d'Or.

Ce ne fut pas très long. Après avoir appelé un ami qui possédait quelques appareils, stationnés à Saint-Hubert, il sut qu'un avion pourrait le mener en Abitibi.

– Mon pilote vous attendra, Robert.

– Oh, je ne sais pas si j'irai personnellement. Vous connaissez Beaulac ? Il se peut que ce soit lui qui s'y rende. De toute façon, tenez un appareil prêt à décoller.

Le Manchot raccrocha. Il se leva. Son veston était accroché sur la patère, près de la porte. Il en tira son paquet de cigarettes et fouilla dans sa poche intérieure pour y prendre son briquet. Il

sentit alors une douleur dans son bras droit. Dès qu'il faisait un mouvement un peu trop brusque, la douleur survenait.

– Si je reste pour le déménagement, je devrai transporter des boîtes... Or, le médecin m'a dit de me reposer quelques jours. Un voyage en Abitibi, une petite enquête... pendant que Michel et Candy verraient à notre nouvelle installation... oui, ce serait la meilleure solution.

Dumont ne voulait pas se l'avouer mais tout de suite après l'appel de Turcot, il avait choisi de se rendre lui-même à Val-d'Or. Il retourna à son bureau et se mit en communication avec son bras droit, Michel Beaulac.

À peine une heure plus tard, Robert Dumont prenait place à bord d'un petit avion qui le conduisit rapidement à Val-d'Or.

Sitôt arrivé, il demanda au pilote :

– Vous devez retourner à Montréal ?

– Non, le patron m'a dit de demeurer à votre disposition. D'ailleurs, ce petit appareil m'appartient, je suis présentement en congé et je

veux continuer à m'entraîner. Alors, voler ici ou dans la région de Montréal... Pour moi, c'est la même chose. Si jamais je puis vous être utile, ne vous gênez pas.

– Dans ce cas, montez avec moi dans un taxi, et je vous laisserai à un hôtel.

– Pas tout de suite, j'ai des formalités à remplir, monsieur Dumont.

Un préposé de l'aéroport conseilla au pilote un motel de la région, le motel « Du Soleil ».

– C'est là que je serai, monsieur Dumont. Vous pourrez m'y rejoindre.

– Entendu. Réservez-moi une chambre.

Le Manchot monta alors dans un taxi :

– Conduisez-moi au bureau du détective Turcot, 3^e avenue, dit-il au chauffeur.

– C'est pas mes affaires, mais vous ne le trouverez sûrement pas à son bureau. Toute la ville est au courant.

– Au courant de quoi ?

– Turcot a perdu la boule. Il avait donné rendez-vous à une fille dans son bureau. Ils ont dû s’engueuler ; en tout cas, le gars a décidé d’en finir avec sa pitoune et il lui a planté un poignard dans le dos. Alors, si c’est ce détective-là que vous cherchez, j’vais plutôt vous conduire au poste de police.

III

Assassin recherché

Il était dix heures du soir lorsque le Manchot arriva au poste.

– Oui, que désirez-vous ? lui demanda le préposé à la réception.

– On m’a dit que le détective privé René Turcot est ici.

– Turcot ? J’ pense pas. Il est parti, ça doit faire pas loin d’une heure.

– Parti ?

– Oui !

Le Manchot montra alors sa carte d’identité.

– Je suis Robert Dumont, détective privé de Montréal. Turcot est un de mes amis. Il m’a téléphoné, vers sept heures.

– J’veus ai dit ce que je savais, dit le policier en jetant un coup d’œil sur la carte. Turcot est pas ici. Y a eu un meurtre de commis ; un sergent-détective et des gars de la S.Q. s’en occupent. Alors, si vous voulez un conseil, fourrez pas votre nez dans leurs affaires. Y aiment pas ça. C’est clair ?

– Savez-vous si Turcot est à son bureau ?

– Allez-y voir ! J’suis pas un devin, moi !

Le Manchot haussa les épaules. « Ce n’est pas la politesse qui l’étouffe, celui-là. Il me semble qu’on aurait pu en trouver un autre pour répondre au public. »

Il sortit. Le taxi ne l’avait pas attendu. Après s’être informé à un passant, il décida de se rendre à pied au bureau de Turcot. Ce n’était pas très loin et, après ce voyage en avion, un peu d’air lui ferait du bien.

« Je me demande ce qui a pu se passer pour qu’on libère Turcot aussi rapidement. »

Le Manchot marchait d’un pas rapide. Au coin d’une rue, un jeune, vêtu d’un blouson de cuir, se

heurta à lui.

– Christ ! Tu peux pas regarder où tu marches ?

Dumont décida de continuer son chemin sans s'occuper du type, mais il se sentit saisir par le bras.

– Hé ! T'es pas capable de répondre quand on te parle ?

Le Manchot se retourna et il eut tout juste le temps de se pencher pour éviter le coup que le jeune lui destinait. Deux autres gars sortirent de l'ombre. Le détective recula et s'appuya le dos à un mur. Il saisit, de sa main artificielle, le bras de celui qui avait voulu le frapper et il serra. Sa prothèse était dotée d'une force extraordinaire. Le jeune cria de douleur.

Le deuxième « voyou » qui se précipita sur lui reçut un coup de pied à l'estomac. Le troisième, cependant, était armé d'une barre de fer. Le Manchot savait fort bien qu'il succomberait rapidement sous le nombre.

– Laissez-le, cria le premier, il me casse le

bras. Tu me fais mal, Christ ! C'est pas une main que t'as là, c'est un étau. Écoute, c'est pas je notre faute, on t'a pris pour un autre.

Celui qui avait reçu le coup de pied s'était relevé, mais il respirait avec peine.

Le Manchot profita de ce court instant de répit pour dégainer son revolver. Il desserra son étreinte et les jeunes prirent aussitôt leurs jambes à leur cou.

« Diable, ça débute bien. Je me demande s'il ne s'agirait pas d'un coup monté. Mais qui donc aurait intérêt à tenter de m'intimider ? » Plus loin, deux filles tentèrent de l'accoster. On lui offrait, pour une somme minime, une nuit qu'il n'oublierait pas.

« Ça ne manque pas d'action, par ici. On n'a pas le temps de s'ennuyer. »

En arrivant devant l'édifice où se trouvait le bureau de René Turcot, le Manchot aperçut un policier en uniforme qui montait la garde.

– Je regrette, vous pouvez pas monter.

– Monsieur Turcot m'attend, il m'a donné

rendez-vous. Je viens spécialement de Montréal.
Savez-vous s'il est là ?

– Oui, mais pas seul, il est occupé.

– Je suis Robert Dumont, mieux connu sous le nom du « Manchot ».

Le policier prit un air sceptique. Il examinait les bras du Manchot, dont l'infirmité, grâce à la prothèse perfectionnée qu'il portait, passait pratiquement inaperçue.

– Attendez ici, dit enfin le policier, je vais voir si vous pouvez monter.

Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit et deux hommes descendirent l'escalier.

– Tiens, le voilà, votre Turcot !

Le Manchot ne reconnut pas l'ex-policier. Les deux détectives ne s'étaient pas vus depuis près de vingt ans.

– Je suis Robert Dumont, fit le Manchot en s'adressant aux deux hommes.

Turcot lui tendit aussitôt la main.

– J'ai cherché à vous rappeler, à Montréal, dit-

il, mais c'est votre service téléphonique qui a répondu. Je vous présente le détective Pony de la Sûreté du Québec.

Dumont serra la main à Pony.

– Je regrette infiniment ce qui arrive, Dumont, reprit Turcot. J'ai perdu la tête. J'aurais dû attendre avant de vous téléphoner. L'affaire est déjà terminée.

– Comment ça ?

– On connaît l'assassin, on est déjà à sa recherche. Vous vous êtes déplacé inutilement. Mais, inquiétez-vous pas, j'paierai pour votre dérangement.

Le détective de la Sûreté intervint :

– Bon ! Je n'ai plus besoin de vous, Turcot.

– Je puis me servir de mon bureau ?

– Oui. Quant à vous, dit-il, en s'adressant au policier en faction, ce n'est plus nécessaire de monter la garde.

– Qu'est-ce que je fais, alors ?

– Rapportez-vous au poste. Moi, je vais au

bureau de Grandin.

Le détective Pony s'éloigna, traversa la rue et s'engouffra dans un édifice, situé juste en face du bureau de Turcot.

– Si ça ne vous fait rien, Turcot, j'aimerais bien obtenir quelques précisions. Comment se fait-il qu'à sept heures, vous étiez certain qu'on allait vous accuser de meurtre et que, trois heures plus tard, on recherche un autre assassin ?

– Montons, je vais tout vous raconter.

Il fit passer le Manchot dans son bureau, ce petit appartement minable où régnait un grand désordre.

– Un bon cognac, ça vous dit quelque chose ?
offrit Turcot.

– C'est pas de refus.

Et pendant que le détective remplissait deux verres, le Manchot déclara :

– Si l'affaire est terminée, pouvez-vous me dire pourquoi on s'est attaqué à moi dès mon arrivée à Val-d'Or ?

Tout en sirotant son cognac, Dumont lui conta sa mésaventure. Turcot ne put s'empêcher de rire.

– Mais cet assaut n'a rien de prémédité. Des jeunes comme ceux qui vous ont attaqué, il en pleut ici. Les étrangers doivent toujours se tenir sur leurs gardes. On voulait vous dévaliser, tout simplement. Les policiers reçoivent des plaintes de ce genre tous les soirs.

– Y a pas à dire, c'est gai !

Turcot alla s'asseoir à son bureau et se cala dans son fauteuil.

– Ça me fait bien plaisir de vous revoir, Dumont. Je me souviens de vous, à vos débuts, comme si c'était hier. Vous étiez plein d'ambition, vous vouliez devenir le meilleur détective au monde.

– Si on parlait de cette fille, coupa le Manchot.

Turcot s'alluma une cigarette puis, il avoua :

– J'ai perdu la tête, j'aurais dû attendre l'arrivée des policiers avant de vous téléphoner. J'ai agi sottement. Quand les policiers sont arrivés, on a fouillé dans le sac de la fille. On a

pu l'identifier. Il s'agit de Sylvette Bruneau, une secrétaire à l'emploi de l'avocat Marcel Grandin.

Turcot se leva et se dirigea vers la seule fenêtre de la pièce, qui donnait sur la rue principale.

– Son bureau est juste là, de l'autre côté de la rue. Les policiers se sont donc rendus au bureau de Grandin, pendant qu'on me conduisait au poste et qu'on faisait transporter le corps à la morgue.

– Je suppose qu'à ce moment-là, vous pensiez toujours qu'on allait vous accuser du meurtre ?

– Oui, du moins, c'est ce que laissaient entendre les policiers municipaux. Mais ici, quand il y a un meurtre, on confie l'enquête à la Sûreté du Québec. J'ai donc poireauté pendant près de deux heures dans les bureaux de la police avant d'avoir des nouvelles ; puis, on a décidé de me libérer.

– On vous a dit pourquoi ?

Turcot retourna vers son bureau, écrasa sa cigarette dans le cendrier, s'en alluma une autre

et se rapprocha de son illustre visiteur.

– J’suis bien certain qu’on m’a pas tout dit. Je sais que les gars de la Sûreté sont allés à l’appartement de Sylvette Bruneau et qu’ils y auraient trouvé une sorte de journal que tenait la fille. Paraît que sur une des dernières pages, elle disait qu’il lui fallait être très prudente. Si j’ai bien compris, c’était écrit quelque chose comme : « Faut que je sois prudente. Marcel veut absolument continuer son chantage. Il était peut-être sérieux quand il a dit qu’il me tuerait. Faut que j’aie de l’aide. » Les policiers se sont rendu compte que l’aide dont elle parlait, c’était moi.

Le Manchot se leva. Il fit quelques pas, sans dire un mot, tout à sa réflexion.

– Si je comprends bien, c’est cet avocat qu’on recherche ?

– C’est ça.

– Un avocat qui ferait du chantage, selon le journal de la fille ?

– Probablement. Remarquez que ça ne me surprendrait pas. Ici, tout le monde a sa petite

« business ».

– La secrétaire voulait peut-être empêcher l'avocat de faire chanter quelqu'un ?

– C'est peut-être elle-même que Grandin faisait chanter, suggéra Turcot.

– Possible. Il semble qu'il l'avait déjà menacée. Évidemment, les charges sont lourdes contre l'avocat, puisque c'est la victime elle-même qui l'accuse.

– C'est pas tout, enchaîna rapidement Turcot. Le concierge de l'édifice d'en face a dit que vers six heures quinze il a vu revenir Sylvette. Il était en train de réparer quelque chose dans l'entrée. Son travail terminé, il est retourné dans son appartement, mais n'a pas vu ressortir la fille.

Le Manchot alla jeter un coup d'œil par la fenêtre. La rue était assez large ; même à cette heure tardive, les passants étaient encore nombreux.

– Vous croyez que c'est possible ? demanda Dumont.

– Quoi donc ? demanda Turcot en

s'approchant à son tour de la fenêtre.

– Que l'avocat ait poignardé sa secrétaire, qu'elle se soit enfuie, qu'elle ait traversé la rue en courant et se soit engouffrée dans votre édifice, sans attirer l'attention.

Turcot prit quelques secondes de réflexion avant de répondre.

– Tout est possible. À six heures et demie, les passants sont nombreux et la circulation est dense. Oui, elle a bien pu traverser la rue sans attirer l'attention. Elle se croyait poursuivie. Elle n'a eu qu'une idée en tête : venir me retrouver. Pour traverser la rue en courant, ça prend dix, quinze secondes, pas plus...

– Si la voie est libre, oui.

– À cette heure, les voitures avancent lentement. Elle aura pu facilement se faufiler. Oui, plus j'y pense, plus je crois que c'est ce qui est arrivé. J'ai entendu du bruit dans l'escalier. J'ai même cru qu'un ivrogne s'était écrasé dans les premières marches. C'était la fille qui avait de la difficulté à monter. Elle est arrivée à la porte et

je l'ai reçue dans mes bras.

Dumont demanda alors au détective, en le fixant dans les yeux :

– Vous voulez vraiment que je laisse tomber l'affaire ? Vous êtes certain qu'on ne portera aucune accusation contre vous ? Et si l'avocat avait un alibi ? Si la fille parlait dans son journal d'un autre Marcel ? Si, par hasard, un témoin venait affirmer qu'il a vu la fille traverser la rue pour se diriger vers votre bureau et qu'elle semblait en parfaite santé ? Avez-vous songé à tout ça ?

Turcot dut avouer :

– Évidemment, tout n'est pas très clair. C'est probablement pour ça qu'on n'a pas encore arrêté Grandin.

– Vous m'avez dit qu'on le recherchait ?

Le détective de Val-d'Or eut un haussement d'épaules et ricana :

– On cherche en aveugle. Tous les policiers d'ici savent très bien où va Grandin presque tous les soirs. Si je le veux, en moins de dix minutes,

je l'aurai devant moi.

– Est-ce parce que vous voulez vous débarrasser de moi que vous désirez que je retourne immédiatement à Montréal ? demanda Dumont. Je n'aime pas me déranger inutilement, surtout quand une affaire me semble loin d'être terminée.

– Ne le prenez pas sur ce ton-là, Dumont, protesta Turcot. Je vais payer toutes vos dépenses. Et puis, vous ne repartirez sûrement pas ce soir. Il pourrait se passer bien des choses d'ici demain. Je veux que vous continuiez votre enquête. Il est évident que, si j'avais attendu de rencontrer les policiers, je ne vous aurais peut-être pas appelé, mais vu que vous êtes ici, nous allons tenter, ensemble, d'éclaircir ce mystère. J'ai déjà signé un chèque à votre intention.

Il fouilla dans la poche de son veston, sortit son carnet de chèques, en détacha un et le tendit à Dumont :

– Tenez, il est à votre nom. Vous voyez que je vous fais confiance : je n'y ai inscrit aucun montant. Vous l'inscrirez vous-même.

– Reprenez ce chèque, Turcot, dit le Manchot. Lorsque je retournerai à Montréal, je vous ferai tenir un compte détaillé.

Puis, faisant dévier la conversation, il demanda :

– Si j’ai bien compris, vous savez où se trouve Grandin ?

– Je m’en doute. Cet avocat a la passion du jeu et presque tous les soirs, il se rend chez Horner.

Le Manchot l’interrogea sur ce personnage.

– Horner est propriétaire d’un restaurant licencié à Val-d’Or. Mais ce n’est pas avec son restaurant qu’il fait fortune. C’est au second étage que se trouve le tripot. On y joue aux cartes, on y vend de l’alcool toute la nuit, on y prend les paris sur les courses de chevaux.

Dumont ne put s’empêcher d’esquisser un geste d’impatience.

– Mais maudit, il n’existe pas de lois dans cette ville ?

– Je ne blâme pas les policiers, ils font ce qu’ils peuvent. Mais il faudrait une force

constabulaire beaucoup plus puissante. Val-d'Or est une ville cosmopolite ; on dirait que toute la fripouille s'y est donné rendez-vous. Il y a toujours ici beaucoup de touristes américains et de travailleurs de passage. Les prisons ne sont pas assez vastes pour contenir toutes les filles de joie, tous les drogués et tous les voleurs. Non, les policiers ne peuvent suffire à la tâche. Alors, on tolère, tout en essayant de limiter les dégâts. Prenons par exemple Horner, qui est un type puissant et qui a beaucoup d'amis politiques. Si les policiers cherchent à lui causer des ennuis et ferment son établissement, il en ouvrira aussitôt un autre. C'est un cercle vicieux et je ne vois pas le jour où l'on pourra s'en sortir.

– En fait, Grandin se trouve probablement dans ce tripot, mais les policiers n'osent pas s'y rendre, si je comprends bien, déclara Dumont.

– Oh, ils peuvent y aller, mais si on arrête Grandin chez Horner, ça causera un scandale. Horner se plaindra à ses amis. Des policiers seront peut-être suspendus. Alors, pour éviter tout ça, on attend tout simplement que Grandin

retourne chez lui pour l'arrêter.

– Nous avons assez perdu de temps comme ça, fit le Manchot. Qu'attendons-nous pour nous rendre chez Horner ?

– Bravo, parlez-moi de ça, quelqu'un qui aime l'action ! Eh bien, Manchot, soyez assuré qu'ici, à Val-d'Or, ça ne manque pas.

La voiture de Turcot était stationnée non loin de son bureau. Les deux hommes y montèrent. On prit l'autoroute qui conduisait à Rouyn.

Le restaurant de Horner était situé à environ deux milles à l'extérieur de Val-d'Or. Il fallait emprunter une petite route pour y arriver.

– Comme vous voyez, faut connaître l'endroit. »

Une enseigne lumineuse plutôt petite annonçait le restaurant. L'édifice était pourtant des plus modernes et le stationnement, à l'avant, assez vaste. Le restaurant lui-même n'était que très peu éclairé.

– Le jour, expliqua Turcot, on y fait une excellente cuisine. Le soir, vous pouvez prendre

un verre, des sandwiches, mais c'est pas tellement le restaurant qu'on fréquente.

Turcot gara la voiture dans le stationnement, qui était à moitié plein. En entrant dans le restaurant, le Manchot constata que la salle était à peu près vide. Des filles, assises au comptoir, se tournèrent rapidement vers les nouveaux arrivants, croyant sans doute qu'il s'agissait de « clients », mais le Manchot entendit une des filles murmurer d'un air déçu :

– Rien à faire, c'est Turcot, le privé.

Le restaurant était bien décoré. Sur les murs étaient accrochés des tableaux qui représentaient des décors champêtres de la région. Quelques-unes de ces toiles pouvaient rivaliser avec des œuvres de grands maîtres.

– Il y a deux ou trois ans, lors de l'ouverture de son restaurant, Horner a organisé un concours pour les artistes peintres de la région. Toutes les toiles que vous voyez ici ont mérité des mentions d'honneur. Quelques-uns de ces peintres amateurs sont maintenant très connus.

Une serveuse passa près d'eux et salua Turcot.

– Une table pour deux ? demanda-t-elle.

– Non, nous allons en haut. Mon ami veut perdre quelques dollars.

Au fond du restaurant, une porte sur laquelle étaient écrits les mots « Salles de repos » donnait sur un corridor. D'un côté, il y avait les toilettes, de l'autre, une porte donnant sur l'escalier qui menait à l'étage.

Un homme était assis près de cette porte, et semblait plongé dans la lecture d'un journal. Lorsque Turcot voulut ouvrir la porte, l'homme l'en empêcha :

– Une seconde, Turcot ! Où penses-tu aller ?

– Mon ami veut s'amuser. T'as objection ?

– Qui est-ce ?

– Un détective privé, comme moi. Il est de passage par ici. Montre-lui ta carte d'identité, dit-il, en se tournant vers le Manchot.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les papiers du Manchot, le portier décrocha un téléphone,

placé au mur, tout près de la porte.

– Turcot est ici avec un confrère de Montréal, boss, un dénommé Robert Dumont. Turcot se porte garant de lui... O.K., boss !

Le portier raccrocha et ouvrit la porte.

– Tu connais le chemin, Turcot ?

– Oui.

– Bonne chance !

Le second étage n'était qu'une immense salle où l'on avait installé plusieurs tables. Collées contre les murs se trouvaient les tables de roulette.

– On peut rentrer ces tables-là dans les murs, si jamais la police décidait de faire une descente, expliqua Turcot. Quant aux autres tables, on n'y joue qu'aux cartes. Comme c'est un club social ici on a le droit de jouer aux cartes. Il suffit de camoufler les jetons.

Un homme d'une quarantaine d'années, fort bien mis, tendit la main à Turcot.

– Ça me fait plaisir de vous revoir, Turcot.

Vous ne venez pas faire votre tour souvent. À ce que je vois, vous m'amenez un visiteur de marque. On parle beaucoup du Manchot !

Turcot présenta Horner.

– Que préférez-vous, monsieur Dumont, la roulette, les dés, les cartes ?

– Nous allons tout d'abord jeter un coup d'œil, répondit Dumont. Je viens tout juste d'arriver. Je ne sais pas encore si je jouerai ce soir.

– À votre aise. Vous êtes à Val-d'Or pour quelques jours ?

– Probablement.

– Vous serez toujours le bienvenu ici. Je donnerai des ordres. Turcot ne sera pas obligé de vous accompagner.

– Merci, monsieur Horner.

Les deux hommes se promenèrent dans la salle. Turcot désigna bientôt un homme d'une trentaine d'années, très absorbé dans une partie de cartes.

– C'est lui, l'avocat Grandin.

– Je suppose qu’il s’occupe des affaires de Horner ?

– Probablement. Qu’est-ce qu’on fait ? On lui parle ?

– Allez-y, je reste près de vous, fit le Manchot.

Tandis que Turcot s’approchait de la table et commençait à converser avec Grandin, le Manchot jeta un coup d’œil autour de lui. Il était évident que à la table où jouait l’avocat était occupée par de gros bonnets, des gens fortunés. Les enjeux étaient élevés. Le brasseur, un type dans la trentaine, mesurant près de six pieds, bâti comme le Manchot, était un expert. Il savait manier les cartes avec beaucoup d’adresse.

Les femmes, qui s’intéressaient à la partie, contrastaient avec celles que Dumont avait croisées jusque-là dans la ville. Elles étaient élégantes, semblaient avoir une certaine classe ; deux d’entre elles portaient même des bijoux de valeur.

Grandin dit soudain au brasseur :

– Ronald, j’arrête !

Le brasseur changea ses jetons. Grandin se leva et se dirigea vers un coin de la salle, suivi de Turcot. L'avocat semblait nerveux.

– Un autre joueur, fit le brasseur. Qui veut jouer ?

– Monsieur Dumont, vous ne voulez pas tenter votre chance ?

Horner s'était rapproché du Manchot.

– Pas ce soir, répondit le détective. Je préfère regarder, mais je ne dis pas que je ne viendrai pas tenter ma chance un autre soir.

Juste à ce moment, Dumont aperçut Turcot qui lui faisait un signe de la main. Le Manchot s'empressa de rejoindre les deux hommes. Grandin, très pâle, fumait nerveusement et sa cigarette tremblait dans sa main.

– Tenez, je vous présente Robert Dumont. Grandin tendit la main.

– J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur. Turcot vient de m'apprendre ce qui s'est passé. J'ignorais tout. Vous devez m'aider, monsieur le Manchot. Je connais bien des gens,

ici, qui seront trop heureux de m'envoyer derrière les barreaux.

Turcot fit un clin d'œil à Dumont :

– Vous voyez, je vous ai trouvé un client.

Le détective répliqua assez sèchement :

– Il m'arrive souvent de défendre, dans une même affaire, les intérêts de deux clients différents.

Il voulait bien faire comprendre à son confrère que, si Grandin l'engageait, il continuerait tout de même à s'occuper de son affaire.

– Pourquoi croyez-vous, maître, que l'on vous fera des ennuis ?

– Parce que Sylvette a dit vrai dans son journal. Je l'ai déjà menacée. Or, ce soir, je suis entré chez moi vers cinq heures trente et je n'en suis ressorti qu'à neuf heures. Comme j'habite seul, je n'ai aucun alibi.

– Si nous allions ailleurs ? proposa le Manchot. On nous regarde.

Dumont avait hâte de connaître l'histoire de cet avocat, qui semblait se servir de sa profession pour faire du chantage, qui avait menacé de tuer sa secrétaire et qui, à première vue, ne lui était pas du tout sympathique.

IV

Le justicier

– Où allons-nous ? demanda Grandin, une fois que les trois hommes furent sortis du restaurant de Horner.

– À votre bureau, répondit le Manchot.

– Vous n’y pensez pas, protesta l’avocat. Si la police me recherche, on doit sûrement surveiller mes locaux.

– Écoutez bien, Grandin, reprit Dumont. Si vous voulez que j’enquête, je dois coopérer avec la justice. Il n’est pas question de vous livrer, mais si vous vous cachez et si on apprend que j’ai causé avec vous, on fera tout pour me mettre des bâtons dans les roues.

– Vous arrive-t-il de vous rendre à votre bureau, à cette heure-là ? demanda Turcot à

l'avocat.

– Jamais.

– La police le sait sûrement. Ce n'est pas votre bureau qu'on surveille, mais votre appartement, j'en mettrais ma main dans le feu.

Et Dumont ajouta, afin de persuader définitivement l'homme de loi :

– Même si on vous arrête, on devra porter une accusation contre vous. Vous connaissez la loi. Vous avez le droit de refuser de parler si vous n'êtes pas en présence de votre avocat. Cela nous laissera tout le temps voulu pour causer.

Le temps s'était obscurci ; on ne voyait plus la lune ; quelques gouttes de pluie se mirent à tomber. Le vent s'éleva.

– Nous devrions partir tout de suite, nous allons avoir de l'orage, dit Turcot, après avoir reçu une goutte d'eau sur le revers de la main.

– Nous vous suivons, je monte avec maître Grandin, dit le Manchot, qui suivit l'avocat.

– Il n'y a pas à dire, la confiance règne, lança celui-ci.

– Vous vous trompez, maître. Chemin faisant, nous pourrions causer. Vous pourrez m'apprendre des choses que j'ignore, mais que mon ami Turcot sait déjà.

Les deux voitures venaient à peine de quitter le terrain de stationnement quand l'orage éclata. Tout en conduisant, Grandin demanda :

– Je suppose qu'on vous a dit que... enfin... je faisais chanter certaines personnes ?

– Oui, mais je n'en sais pas plus.

– Vous devez me prendre pour un beau salaud.

– Je ne juge jamais les gens avant d'écouter ce qu'ils ont à dire. Dans mon métier, vous savez, plus rien ne me surprend.

– J'ai de fortes dépenses, dit l'avocat comme pour s'excuser. Ici, à Val-d'Or, je ne suis pas le seul avocat et les bonnes causes sont assez rares.

Déjà, les voitures arrivaient au cœur de la ville. Turcot stationna la sienne juste devant son bureau.

– Ne serait-il pas mieux de s'éloigner un peu ? demanda Grandin. Si on voit ma voiture ici, on

viendra m'arrêter.

– De toute façon, si vous la stationnez ailleurs dans cette rue, on la verra tout de même et on saura que vous êtes à votre bureau. Et puis, moi, je déteste me faire tremper.

Grandin gara donc sa voiture derrière celle de Turcot. Avec surprise, Dumont vit le détective s'engouffrer dans l'édifice où il avait ses bureaux.

– Qu'est-ce qu'il va faire là ? C'est pourtant bien chez vous que nous avons dit que nous allions. Il a peut-être besoin de prendre quelque chose. Allons-y, il nous rejoindra.

Le Manchot sortit de la voiture. L'avocat l'avait précédé. Il allait se servir de sa clef pour ouvrir la porte, mais ce fut inutile. Le concierge semblait surveiller les environs.

– Ah ! Vous v'là, monsieur Grandin. La police est venue pour vous poser quelques questions ; moi, j'ai dit que jamais vous ne veniez ici, le soir. J'ai bien fait ?

– Mais oui, mais oui.

Juste à ce moment, Turcot apparut. Le Manchot lui demanda à voix basse :

– Qu'est-ce que vous êtes allé faire à votre bureau ?

– De la lumière. Si la police arrive, on ira tout d'abord chez moi. Nous pourrons les voir et s'il le faut, sortir par la porte arrière. On n'a qu'à éviter de faire trop de lumière dans le bureau de Grandin.

– Précaution inutile, murmura le Manchot.

Puis, se tournant vers Grandin, il lui ordonna :

– Montez avec Turcot, je vous rejoins dans un instant. Je veux causer avec le concierge.

– Vous êtes capable de faire fonctionner l'ascenseur ? demanda le concierge à Grandin.

– Mais oui, ne vous inquiétez pas.

– Fermez bien la porte quand vous sortirez, sinon il redescendra pas tout seul. J'ai pas envie de grimper trois étages à pied. J'dis pas si c'était pour suivre une jolie femme, là je le ferais...

L'homme éclata de rire. Il se trouvait drôle ; il

était bien le seul.

Lorsque les deux hommes se furent engouffrés dans l'ascenseur, le concierge demanda :

– Alors, c'est vrai ce que m'a dit l'avocat ? C'est vous, le fameux Manchot ? J vous dis que ça paraît pas. Moi, en vous regardant, j'pourrais pas dire si c'est votre main gauche ou bien votre main droite.

– J'ai une prothèse et puis, tout ça n'a aucune importance. Comment vous appelez-vous ?

– Grégoire. Grégoire Beauséjour.

– Vous connaissiez Sylvette Bruneau ?

– Oui. C'est épouvantable ce qui lui est arrivé. Tuer un beau brin de fille comme elle, ça prend un fou. Moi, j'y aurais jamais fait mal. Elle était pas trop farouche, la petite.

Le Manchot demanda avec un sourire moqueur :

– Vous ne semblez pas détester les filles.

– Qui ne les aime pas ? Oh, il y en a qui montent sur leurs grands chevaux parce que j'suis

rien qu'un concierge...

Il donna un petit coup de coude amical au Manchot.

– Y savent pas ce qu'elles perdent. J'suis plus une jeunesse, mais j'suis encore bon, vous savez.

– Alors, si je comprends bien, vous et Sylvette...

Il protesta avec véhémence :

– Non, non, n'allez pas penser ça. Y a rien eu entre nous deux. Aie ! J'ai peut-être l'air cave, mais j'suis pas fou. Une fille qui travaille pour un avocat, j'touche pas à ça. Ça peut causer des ennuis. J'ai dit qu'elle était pas farouche, parce qu'en blaguant, j'y ai pincé la taille une couple de fois. Y en a d'autres filles, dans la bâtisse, qui m'ont déjà donné des claques sur la gueule. Mais j'suis capable d'en prendre. Les saintes nitouches, je connais ça.

– Ce soir, vous avez vu la belle Sylvette revenir au bureau ?

– Oui, j'étais en train de réparer une sonnette. Elle a pas voulu prendre l'ascenseur. Elle est

montée à pied.

– Et vous ne l’avez pas vue redescendre ?

– Non, le travail que j’ai fait, ça a duré une ou deux minutes, pas plus. J’suis tout de suite retourné à mon appartement, mon souper était en train de coller dans le fond du chaudron. Faut croire qu’elle est sortie pendant que je mangeais.

– Vous habitez seul ?

– Oui, mais j’suis marié. Ça fait à peu près cinq ans que ma femme et moi, on est plus ensemble. Gertrude entendait pas à rire. Avec elle, fallait vivre une vie de saint et se tenir drette comme un soldat de l’Armée du Salut.

Le Manchot décida de monter au bureau de Grandin. L’ascenseur était vieillot ; c’est Grégoire qui le faisait fonctionner en appuyant sur un levier.

– Pensez-vous rester à Val-d’Or un p’tit bout de temps ? demanda-t-il au Manchot.

– Possible.

– Si vous vous ennuyez, sortez pas avec n’importe quelle donzelle. Ici, faut bien connaître

les femmes si on veut pas avoir d'ennuis. Si jamais vous en voulez une, faites-moi un p'tit signe. J'en connais des blondes, des noires, des rousses, des jeunes, des plus âgées, des rondelettes et des maigrichonnes...

– Dites donc, vous possédez un véritable harem.

– Faut savoir se désennuyer, pas vrai ?

Ils étaient arrivés au troisième. Le concierge lui désigna une porte vitrée, à la droite de l'ascenseur.

– C'est là. Si la police revient, qu'est-ce que je leur dis ?

– Que monsieur Grandin est présentement à son bureau. Il faut toujours dire la vérité.

Le Manchot entra bientôt dans le bureau de Grandin, qui était constitué de deux pièces meublées très simplement. Le bureau de Sylvette servait également de salle d'entrée, celui de l'avocat était plus grand.

– On va rester ici, dans le bureau de Sylvette, dit Turcot. La lumière ne se voit pas de la rue.

Grandin était allé dans son bureau. Il revint avec une bouteille et trois verres.

– C'est du scotch.

On entendait gronder le tonnerre. L'orage passait juste au-dessus de la ville.

– Ça va nous permettre de causer en paix. Les policiers ne patrouilleront sûrement pas les rues par ce temps-là.

L'avocat servit les verres. Lui et Turcot s'assirent, mais le Manchot resta debout.

– Je ne sais pas pourquoi, mais on dirait que je réfléchis mieux lorsque je suis debout, dit-il. Maintenant, Grandin, si vous nous parliez de votre « métier » ; je ne parle pas de votre profession d'avocat...

– Un instant, Manchot ! coupa Grandin. Je ne veux pas que vous pensiez que je faisais chanter tous mes clients, non ! un seul. Il m'est tombé quelque chose entre les mains, quelque chose qui vaut une petite fortune. Se tournant vers Turcot, il demanda :

– Parlez-lui donc du justicier.

– Philippe Maurais ?

– Oui.

Turcot s'alluma une cigarette, puis commença :

– Un homme curieux. On a bien raison de l'appeler « le Justicier ». Maurais est riche. Il a déjà fait de la politique, il a gagné, puis il a été battu. Je crois qu'il n'a jamais accepté sa défaite. Il a toujours prétendu qu'on lui avait volé ses élections.

– Il avait sans doute raison, murmura Grandin.

– En tout cas, à compter de ce jour-là, Maurais a décidé de se lancer dans une campagne de nettoyage. Il veut chasser toute la racaille de la ville. Il est puissant, ça, faut l'admettre. On le craint, on a peur de lui. Il a, avec lui, une équipe d'hommes qui ne reculent devant rien. Moi, j'ai toujours dit qu'un jour, tout ça finirait mal.

– Pourquoi ? demanda le Manhot.

– J'suis certain que les caïds ont dû mettre la tête de Maurais à prix. Mais ça ne lui fait pas peur. Il croit que son argent le met à l'abri de

tout.

Grandin reprit la parole :

– Vous n’avez pas tout dit, René. Il y a près de deux ans, le fils de Grandin a été tué dans une bataille de rue. Il y a eu enquête, mais personne n’a été accusé. On a conclu à un accident. C’est, avec la défaite électorale, ce qui a déclenché la croisade de Maurais. Il accumule des preuves, des faits ; il rencontre souvent des hommes politiques et on chuchote qu’avant longtemps, on devra se rendre à sa demande et ordonner une enquête publique sur les mœurs, la corruption et toute l’administration municipale.

Le Manchot, les deux mains derrière le dos, avait écouté sans poser de questions. Les deux hommes s’étaient tus. Il vint lentement se placer devant Grandin et demanda :

– C’est Maurais que vous faisiez chanter ?

– Non, pas lui, répondit l’avocat, en hésitant un peu. Je n’aurais probablement pas osé. S’attaquer à Maurais, c’est grave, vous savez. Non, je ne me suis pas directement adressé à lui,

mais à Josée.

Le Manchot allait demander qui était cette Josée, mais avant même qu'il puisse poser la question, la réponse vint de Turcot.

– C'est la femme de Maurais.

Grandin continua :

– Josée est une Américaine qui est venue s'installer à Val-d'Or. Si vous voulez mon opinion, c'est une putain de luxe, pas autre chose.

– Grandin, vous feriez mieux de surveiller vos paroles, lança Turcot.

– Batêche ! Je sais ce que je dis. On connaît rien de son passé. Elle est apparue à Val-d'Or, a joué à la grande dame, a réussi à charmer Maurais. Moi, je suis bien certain que c'est l'argent qui l'intéressait, pas autre chose.

– Si je comprends bien, intervint le Manchot, cette Josée est plus jeune que son époux.

– Et comment ! s'écria Turcot. Maurais approche sûrement de la soixantaine et je ne sais pas si la Josée a trente ans. Une très belle fille !

Grandin reprit :

– Quand il a été question de mariage entre Josée et Maurais, elle est venue me trouver. Elle était embêtée, elle voulait que je l'aide. C'est là que j'ai appris une partie de la vérité. Josée s'était mariée aux États-Unis. Son mari était prêt à lui accorder le divorce à la condition qu'elle accepte tous les torts. J'ai tout organisé pour que ça se fasse rapidement. J'ai loué un motel à Amos, je m'y suis rendu avec Josée et un ami à moi. J'ai pris là-bas des photos d'eux, nus, dans la chambre.

Le Manchot commençait à comprendre.

Ces photos peuvent être très compromettantes. On la voit nue, dans les bras de mon ami. On reconnaît Josée, mais mon ami, par contre, ne montre pas son visage. Sur chacune des photos, on le voit nu, mais de dos. Madame Maurais m'a grassement payé pour ces photos et elle a obtenu son divorce facilement, sans que ça fasse de bruit. Puis, elle a épousé Maurais.

Nerveusement, l'avocat s'alluma une cigarette.

– J’ai perdu beaucoup d’argent au jeu et de plus, les affaires sont tranquilles. C’est en fouillant dans des dossiers que j’ai retrouvé le fameux film. J’avais remis les photos à Josée, mais j’avais toujours conservé les négatifs.

– Y a pas à dire, c’est du joli, murmura le Manchot. Et votre secrétaire, que vient-elle faire dans tout ça ?

– La petite gueuse fouillait partout. J’avais fait réimprimer des photos et elle les a vues. Elle savait que je causais souvent avec Madame Maurais et elle a deviné la vérité. Vous savez ce que Sylvette m’a proposé ?

– Je le devine facilement.

– Moi, j’exigeais cinq mille dollars de Josée pour lui remettre les photos et le film. Mais Sylvette voulait sa part : « Vous n’avez qu’à demander dix mille, elle paiera et on séparera. »

– Vous avez accepté ?

– Non, jamais. C’est ce jour-là que je me suis querellé avec Sylvette et que j’ai menacé de la tuer si elle parlait à Maurais. Elle avait peur de

moi, mais elle me tenait.

Turcot expliqua alors :

– Je comprends maintenant pourquoi elle est venue me voir. Elle voulait sans doute que je la protège. Malheureusement, quelqu'un l'a tuée avant.

Au même moment, la porte du bureau s'ouvrit et Grégoire, le concierge, parut.

– Hé, monsieur Grandin, la police est en bas. Je guettais et j'ai vu une voiture s'arrêter devant la porte. Alors, je suis monté vous prévenir.

Grandin s'était levé, très nerveux.

– Vous voyez, maintenant, Manchot, que l'on va m'accuser de meurtre ! Tout est contre moi.

– Alors, qu'est-ce que je fais ? demanda Grégoire.

– Ouvrez aux policiers, Grandin descend dans un instant. Ne dites pas que nous sommes ici.

– Compris, monsieur l'Manchot.

– Jamais je ne me livrerai, cria Grandin.

– Soyez raisonnable, Marcel, faites confiance

au Manchot, c'est la seule solution, dit Turcot. Refusez de répondre aux questions, demandez à communiquer avec un avocat.

Et Dumont déclara sèchement :

– Si vous refusez de vous livrer, moi, je vous laisse tomber.

– Bon ! Puisqu'il le faut soupirez l'avocat. Mais vous savez, Dumont, qu'à la suite de cette affaire, il y aura sans doute scandale. Si Maurais apprend que j'ai fait chanter sa femme, il ne me lâchera jamais. Il me fera suspendre du barreau.

– Attendez ! j'ai encore un ou deux questions à vous poser, dit le Manchot. Josée avait accepté de vous payer ?

– Oui, dix mille dollars. Elle m'avait demandé deux jours pour réunir la somme.

On venait d'entendre les portes de l'ascenseur. Les policiers montaient.

– Les photos, où sont-elles ? questionna Dumont nerveusement.

Grandin mit la main dans sa poche et en tira un trousseau de clefs.

– Tenez ! Ce sont les deux petites clefs : la première pour le tiroir principal de mon bureau ; la deuxième pour le coffret que vous trouverez dans le compartiment de droite ; les photos sont dedans.

Turcot avait plongé la pièce dans l'obscurité.

– Allez et pas un mot sur notre rencontre.

Grandin sortit de son bureau, au moment même où s'ouvrait la cage de l'ascenseur.

Le Manchot avait collé son oreille à la porte. Il entendit un policier déclarer :

– Grandin, vous devriez nous accompagner au poste. Il y a des gars de la S.Q. qui veulent vous poser quelques questions.

– Et si je refuse de vous suivre ?

– Ils feront sûrement émettre un mandat contre vous. Vous êtes probablement au courant, pour votre secrétaire, non ?

– Oui, mais je n'ai rien à voir avec ce meurtre.

– Vous direz tout ça aux provinciaux. Allons, venez avec nous, on vous cherche partout.

N'attendez pas qu'on émette un mandat. Nous autres, on vous connaît, on sait que vous êtes pas un tueur. Vous pouvez compter sur notre aide.

Il était clair que les policiers étaient des amis de Grandin. Juste avant que la porte de l'ascenseur ne se referme, il entendit même un autre policier déclarer :

– Faut pas t'en faire, Marcel, ils n'ont pas de preuves.

Le Manchot et son ami demeurèrent au moins cinq minutes sans bouger. Enfin, Dumont dit à Turcot :

– Vous pouvez allumer.

La lumière revint. Le Manchot se dirigea aussitôt vers le bureau. Il fit tourner la clef qui lui permettait d'ouvrir le tiroir principal. Dans le compartiment de droite, le Manchot aperçut le coffret de métal dont avait parlé Grandin.

Turcot s'était rapproché.

– Vous allez voir que Josée, c'est une belle fille, bien faite, une véritable poupée.

Dumont avait placé le coffret sur le bureau. En

se servant de la seconde clef, il fit jouer la serrure et souleva le couvercle.

Le coffret était vide !

V

Une nuit agitée

Les deux hommes se regardèrent sans dire un mot. Le Manchot tendit le coffret à Turcot en disant :

– Prenez-le avec votre mouchoir ! Il y a sûrement d'autres empreintes que les miennes sur ce coffret. Je suppose que vous pouvez relever les empreintes ?

– Facilement ! je suis équipé pour ça.

– Une question, Turcot : vous étiez là quand les policiers ont fouillé dans le sac de Sylvette Bruneau ?

– Oui. Y avait pas de photos, ni de film ; ça, je puis vous l'assurer. On a vidé le sac entièrement sur mon bureau.

– Savez-vous si on a fouillé la fille ?

– Elle portait un petit costume : une jupe avec un veston. Il y avait deux poches à ce veston et on les a fouillées, mais il n’y avait absolument rien à l’intérieur.

Le Manchot jeta un coup d’œil sur sa montre. Il était près d’une heure du matin.

– Écoutez, j’ai les clefs de Grandin. Celles-ci, fit le Manchot en montrant deux, sont sûrement ses clefs de voiture.

– Oui, c’est ça, celles du bureau et de la voiture, dit Turcot. Il doit garder les clefs de son appartement dans un autre trousseau. Vous vouliez aller chez lui, je suppose ?

– Non. Vous allez me passer votre voiture. Si jamais vous avez à sortir, vous vous servirez de celle de Grandin. On va sûrement le retenir au poste pendant quelques heures.

Tout en parlant, le Manchot avait tiré de sa poche un calepin dans lequel il inscrivit quelques notes.

– Vous savez où demeure Philippe Maurais ?

– Oui, mais vous ne le trouverez probablement

pas chez lui à cette heure-ci.

– Pourquoi donc ?

– Je me suis laissé dire qu’il sortait pratiquement toutes les nuits.

– Ah !

– Il rencontre son équipe, il dresse ses plans. Le jour, il reste enfermé chez lui. Il a un chauffeur qui lui sert de garde du corps.

– Si Maurais est absent, c’est donc que sa femme est seule, conclut le Manchot. Je pourrais avoir une conversation fort intéressante avec elle. Vous savez où se trouve sa demeure ?

– À trois milles de la ville, en direction du parc ou, si vous voulez, en direction de Montréal. C’est un peu passé l’*Auberge des Gouverneurs*. Vous ne pouvez pas manquer cette maison, c’est la plus belle et la plus grosse des environs : un vrai château.

Les deux hommes sortirent du bureau et le Manchot verrouilla la porte derrière lui.

– Espérons que le père Grégoire n’a pas laissé la porte de l’ascenseur ouverte en bas, murmura

Turcot. Nous serions obligés de descendre à pied et moi je commence à être épuisé ; j'ai eu une journée remplie d'émotions.

Heureusement, après qu'ils eurent appuyé sur le bouton, l'ascenseur se mit en marche. Le Manchot conseilla à son ami :

– Il n'est pas urgent de relever les empreintes sur le coffret. À votre place, j'irais me reposer.

Moi, j'en ferai autant, sitôt que j'aurai vu madame Maurais.

À leur grande surprise, Grégoire Beauséjour n'était pas couché.

– Vous nous attendiez ? demanda le Manchot.

– Pas spécialement. Avec tout ce qui s'est passé, j'ai pas sommeil. Est-ce que les policiers ont arrêté le petit Grandin pour le meurtre de sa secrétaire ?

– Père Grégoire, à votre place, je me mêlerais de ce qui me regarde, répondit Turcot. Les policiers ne veulent que poser certaines questions à Grandin. N'allez pas colporter vos petits mensonges.

– Hé, vous, le détective, faites attention à ce que vous dites. S’il y en a un qui fourre son nez dans les affaires des autres, c’est bien vous. On vous connaît, vous savez.

Le Manchot, avant de sortir de l’ascenseur, demanda au concierge :

– Entre nous, vous pensez que l’avocat a pu tuer sa secrétaire ?

– Possible. En tout cas, il l’avait menacée, je les ai entendus s’engueuler. C’était pas un cadeau.

– Si Grandin était revenu à son bureau, vous l’auriez vu, non ?

– Je sais qu’il est parti vers cinq heures. Mais, il y a la porte arrière. Il possède la clef de cette porte-là. Tous les locataires l’ont. Il sort par en avant, fait le tour et revient par en arrière. Là, il n’a qu’à attendre sa secrétaire pour la poignarder ; pendant que la Sylvette descend en vitesse et traverse la rue avec un couteau dans le dos, lui, il se sauve par en arrière. Ni vu, ni connu, c’est pas plus compliqué que ça.

– Merci pour ces renseignements, mais à votre place, je suivrais les conseils de Turcot. Ne contez pas tout, ce que vous savez. Il y a un assassin en liberté et, ordinairement, les tueurs n'aiment pas ceux qui ont la langue trop bien rendue.

Le Manchot sortit derrière Turcot. Ce dernier avait décidé de retourner immédiatement chez lui.

– Si vous voulez me rejoindre, vous avez les deux numéros de téléphone sur ma carte. Reposez-vous bien, vous aussi, Dumont, j'ai l'impression que nous aurons une grosse journée, demain.

Et comme Turcot s'engouffrait dans la voiture de l'avocat, le Manchot murmura : « La nuit n'est pas encore terminée. »

Robert Dumont s'installa au volant de l'automobile de Turcot, démarra et reprit la route en direction de l'est.

Bientôt, il aperçut à sa droite l'*Auberge des Gouverneurs* ; il ralentit son allure. La maison

des Maurais devait être tout près.

La pluie avait cessé, la lune était sortie de derrière les lourds nuages et éclairait les environs. Dumont vit se dresser, à sa droite, une immense maison. La façade de la demeure des Maurais donnait sur une petite rue, qui croisait la route nationale.

Retirée du chemin, la riche habitation du « Justicier » était entourée de jardins, de pelouse, d'arbres verts qui devaient demander beaucoup d'entretien. Une grosse voiture de couleur foncée était stationnée dans l'entrée de la maison.

« Turcot s'est trompé. Maurais doit être chez lui. À moins que cette voiture n'appartienne à son épouse. »

Le Manchot stationna son automobile le long de l'étroit trottoir et décida de surveiller les lieux pendant quelques minutes. Il ne voulait pas déranger Maurais en pleine nuit. Il avait rapidement compris qu'il valait mieux se faire l'ami de cet homme qui voulait nettoyer sa ville.

Fatigué, le Manchot allait décider de se rendre

au motel « Du Soleil » où le pilote lui avait retenu une chambre, lorsqu'il vit la porte de la maison s'ouvrir. Deux hommes sortirent. L'un portait une casquette, l'autre était nu-tête. Lorsque la portière de l'automobile s'ouvrit, le plafonnier s'alluma et éclaira faiblement l'homme qui se préparait à monter du côté du passager. Cet homme avait les cheveux tout blancs.

« Ce doit être Philippe Maurais. »

La voiture se mit en marche, mais stoppa lorsqu'elle fut dans la rue. La portière s'ouvrit et l'homme aux cheveux blancs descendit. D'un pas assuré, il traversa la rue et se dirigea vers l'automobile du Manchot. Il jeta un bref coup d'œil à Robert Dumont et brusquement, il ouvrit la portière. Sans dire un seul mot, le vieil homme s'apprêta à donner un coup de poing au détective. Dumont eut tout juste le temps de saisir le poignet de Maurais. Le tenant solidement avec sa prothèse, le Manchot leva la main droite.

– Ne me touchez pas. Mon chauffeur est armé et il vous surveille. Lâchez mon bras, vous

entendez ?

Le conducteur de l'autre voiture descendait justement. Le Manchot laissa le bras de son adversaire.

Les dents serrées, les yeux brillant d'une haine étrange, l'homme aux cheveux blancs déclara d'une voix saccadée :

– C'est le premier et le dernier avertissement que je vous donne. Comprenez-moi bien ! Je vous interdis de rôder autour de ma femme. Si jamais je vous retrouve à ses côtés, je vous étranglerai de mes propres mains. Et même si vous êtes bien bâti, vous ne me faites pas peur du tout. J'en ai déjà vu d'autres.

Il tourna les talons et d'un pas militaire, il alla à sa voiture et y monta ; l'automobile disparut bientôt en direction de Val-d'Or.

Le Manchot avait été tellement surpris qu'il n'avait pas eu le temps de prononcer un seul mot.

« Qu'est-ce qu'il lui prend à ce type ? Il est malade ?... À moins qu'il ne m'ait pris pour un autre. Oui, c'est fort possible. »

Grandin et Turcot avaient tous deux affirmé que Josée était fort jolie. Elle pouvait donc attirer l'attention des hommes. Certains d'entre eux tournaient peut-être trop autour de l'épouse du Justicier.

« Il l'aura appris, il ne sait peut-être pas de qui il s'agit exactement et m'aura pris pour cet homme ».

Dumont avait déjà perdu trop de temps. Des lumières étaient restées allumées dans la maison. Josée n'était sûrement pas au lit. Le détective descendit de voiture et il allait s'engager dans l'allée menant à la maison lorsqu'il vit une voiture tourner le coin de la rue.

« Oh ! Oh ! Sans doute, Maurais qui revient. S'il me trouve ici... »

Mais non, il ne s'agissait pas de la voiture de Maurais, mais d'un taxi qui s'arrêta devant la maison. Le conducteur klaxonna. Aussitôt, les lumières à l'intérieur de la maison s'éteignirent, la porte s'ouvrit et le Manchot vit sortir une femme. Il était beaucoup trop loin pour savoir si cette femme était jeune ou vieille.

« Ce doit être Josée. Il faut que ce soit elle. Elle attendait le départ de son mari pour quitter la maison. Mais où va-t-elle donc ? »

Il n'y avait qu'une façon de le savoir. En vitesse, avant que le taxi ne s'ébranle, il regagna son automobile, la fit démarrer, sans allumer les phares, et, dès que le taxi eut tourné le coin de la rue, il alluma ses phares et se lança à sa poursuite. Le taxi se dirigea vers la ville et déboucha bientôt dans la rue principale. La circulation à cette heure, était pratiquement inexistante. Aussi, il était facile de suivre le taxi, même de loin. L'automobile continua sa route en direction de Rouyn. Soudain, elle ralentit et se prépara à tourner. « Ça parle au diable, elle va au restaurant Horner ! »

Qu'est-ce que Josée Maurais, l'épouse de celui qu'on appelait « le Justicier », allait faire dans ce tripot tenu par les membres de la mafia, les ennemis que son mari combattait ?

Il vit Josée Maurais disparaître à l'intérieur du restaurant. Le Manchot n'hésita aucunement. Horner lui avait dit qu'il était toujours le

bienvenu. Le détective entra donc dans le restaurant et jeta un coup d'œil autour de lui.

À l'exception de deux filles et d'un couple, assis au comptoir, la salle était vide.

Josée Maurais devait déjà être montée à la salle de jeux. Le Manchot s'engagea dans le corridor menant aux toilettes. L'homme placé à la porte de l'escalier le reconnut.

– Vous avez décidé de tenter votre chance ?

– Peut-être. Monsieur Horner vous a donné des ordres à propos de moi ?

L'homme lui ouvrit la porte et lui dit en s'inclinant :

– Vous pouvez y aller, on vous fait confiance.

Il y avait toujours autant de fumée dans la salle, même si la foule avait diminué de moitié. À cette heure de la nuit, seuls les joueurs invétérés s'attardaient à tenter leur chance.

Horner aperçut immédiatement le Manchot. Il alla à sa rencontre.

– Ah ! Ah ! Je vois que vous vous êtes laissé

tenter ?

– Oui, je crois que je vais risquer quelques dollars. Dites donc, vous avez des invités de marque, madame Maurais par exemple.

– Vous la connaissez ?

– Vaguement. Je ne savais pas qu'elle fréquentait votre salle de jeux.

– Curieux, n'est-ce pas ? L'épouse de l'homme qui se dit blanc comme neige. C'est ce qui prouve qu'on n'est pas maître de ses vices. Qu'est-ce qui vous intéresse le plus ?

Le Manchot lui lança un clin d'œil.

– On m'a beaucoup parlé de la beauté de Josée Maurais, alors j'aimerais contempler ça de plus près.

– Facile, il y a de la place à sa table. Mais, je vous préviens, on joue gros jeu : au poker !

Les deux hommes s'étaient approchés de la table. Le Manchot, en jetant un coup d'œil autour de lui, repéra facilement Josée Maurais. C'était la plus jeune et la plus jolie des trois femmes qui jouaient aux cartes.

Grande, mince, les cheveux bruns, bouclés, tombant sur ses épaules, elle avait un air crispé, qui n'enlevait cependant rien à sa beauté. Ses yeux noirs, son teint olive lui seyaient à merveille. Elle rejeta à l'arrière le manteau qui se trouvait sur ses épaules. Sa robe bleue, faite d'un léger lainage, la moulait parfaitement et laissait deviner des courbes tout aussi aguichantes que dangereuses.

– Un autre joueur, Ronald. Vous êtes mon invité pour les premiers cent dollars, monsieur Dumont,

Il plaça un paquet de « chips » devant le Manchot et la partie continua.

Robert Dumont comprit tout de suite qu'il ne pouvait aller loin avec son cent dollars. On se relançait continuellement et Josée Maurais semblait jouer d'une façon désespérée. Horner se tenait tout près du Manchot.

– Ça va vite, n'est-ce pas ?

– Et comment !

Robert Dumont avait déjà perdu les cent

dollars qu'Horner lui avait donnés et il avait entamé un autre billet de cent.

– Quand j'aurai perdu ça, pour moi, ce sera suffisant.

Par contre, Josée Maurais était chanceuse. Elle remporta trois coups de suite ; les jetons s'accumulaient devant elle.

– Je n'ai jamais vu ça, fit le voisin du Manchot. C'est le troisième soir de suite qu'elle sort d'ici avec quelques milliers de dollars de profit.

Le Manchot se tourna vers Horner :

– Pour moi, c'est suffisant.

– Si vous le désirez, nous pouvons vous avancer de l'argent.

– Non, pas ce soir, mais je vais quand même continuer à regarder la partie qui est réellement passionnante.

Et, baissant la voix, il demanda au propriétaire du tripot :

– Madame Maurais vient ici et son mari ne dit

rien ?

– Il l’ignore. Le couple fait chambre à part. Alors, elle attend que le mari soit couché ou sorti pour venir ici. Quand elle retourne chez elle, elle le fait sans bruit. Jusqu’ici, Maurais ne s’est aperçu de rien.

Après avoir perdu un coup, Josée s’était remise à gagner. Elle semblait moins nerveuse, beaucoup plus hardie et n’hésitait pas à relancer à coups de cent dollars.

– Dites donc, elle doit gagner un fort montant, murmura Dumont.

– Oui, près de trois mille ; c’est suffisant, dit Horner. Il fit signe à Ronald, le brasseur.

– Dernière partie, nous fermons dans quelques minutes. Il est plus de deux heures du matin. Nous nous excusons.

– Vous fermez toujours lorsque je gagne, fit Josée.

– Vous n’avez qu’à arriver plus tôt, madame, répliqua sèchement Horner. À une heure du matin, les joueurs ne sont jamais très nombreux.

Josée remporta encore le dernier jeu. Elle ramassa tous ses jetons et se dirigea vers la caisse. Le Manchot fit un salut de la main à Horner.

– Nous nous reverrons, bonsoir.

Dumont descendit rapidement l'escalier et alla s'installer dans son automobile, prêt à démarrer. Cinq minutes s'écoulèrent. La plupart des clients étaient sortis du restaurant. Enfin, une voiture-taxi s'avança et Josée Maurais, qui l'attendait sans doute, parut. Elle se dirigea vers l'automobile.

Le tout se produisit à la vitesse de l'éclair. La portière arrière du taxi s'ouvrit, un homme bondit sur Josée Maurais, la renversa et lui arracha son sac.

Aussitôt, l'homme remonta dans le taxi et la voiture démarra à toute vitesse. Le Manchot, cependant, n'avait pas perdu une seconde.

Il était descendu de sa voiture, revolver au poing. Le taxi passa près de lui. Dumont prit son temps. Il visa les pneus et fit feu. Il déchargea

toute son arme dans la direction du taxi, qui poursuivit sa route, malgré tout.

Il croyait ne pas avoir atteint son but mais, l'automobile se mit soudain à zigzaguer. Le Manchot comprit qu'il avait touché l'un des pneus arrière, peut-être même les deux.

L'automobile traversa brusquement la grande route, sauta littéralement par-dessus le fossé et alla s'écraser contre un gros arbre.

Déjà, le Manchot s'était élancé.

Il vit le conducteur, penché en avant, la figure en sang. L'homme, assis sur le siège arrière, semblait sérieusement blessé. Le Manchot ramassa le petit sac à main de Josée Maurais et revint rapidement vers le restaurant.

Des curieux étaient sortis. On se demandait ce qui se passait. Josée Maurais était toujours étendue au sol.

– Il y a deux blessés dans la voiture ; prévenez la police et faites venir des ambulances, lança le Manchot.

Il se pencha et prit Josée Maurais dans ses

bras.

– Elle est inconsciente. Je la conduis à l'hôpital.

Personne ne songea à poser de questions au Manchot. On était beaucoup trop énervé ; le détective put donc s'éloigner en vitesse.

Le Manchot ne connaissait pas toutes les routes, mais il décida quand même d'emprunter une route secondaire. Les policiers qui se rendaient au restaurant, poseraient sûrement des questions. Il ne voulait pas qu'on le retrouve, pas tout de suite du moins, pas avant qu'il ait posé quelques questions à Josée Maurais.

Lorsqu'il se fut suffisamment éloigné de la ville, Dumont stationna sa voiture sur l'accotement, puis se pencha vers la blessée. Josée Maurais revenait à elle.

– J'ai mal à la tête, murmura-t-elle.

Elle se redressa avec difficulté, puis, se tournant vers le Manchot, elle dit :

– Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Que s'est-il passé ?

– Allons, calmez-vous, madame Maurais, vous n’avez plus rien à craindre. Je suis un ami. Je suis détective privé.

– Vous... détective privé, c’est donc mon mari qui vous a engagé, murmura-t-elle. Mais pourquoi m’avez-vous enlevée ?

– Je ne vous ai pas enlevée, bien au contraire. Souvenez-vous, vous sortiez de chez Horner. On devait surveiller votre départ. On a voulu vous voler. Un homme était caché dans le taxi. Il s’est élancé sur vous, vous êtes tombée et il vous a arraché votre sac.

– Oui, oui, je me souviens maintenant.

Tout en parlant, et à l’insu de Josée, le Manchot avait ouvert le petit sac avec sa main droite. Il était certain que les voleurs n’avaient pas eu le temps de s’emparer de la somme qui s’y trouvait. Il palpa le contenu mais n’y trouva que des clefs, un mouchoir, un tube de rouge à lèvres et une boîte qui devait contenir de la poudre. Rien d’autre. Les trois mille dollars avaient disparu.

– Mon sac ! s’écria soudain Josée Maurais.

– Ne craignez rien, je l’ai récupéré. Je suis intervenu rapidement. J’étais armé, j’ai visé les pneus. Le conducteur a perdu le contrôle. En une seconde, j’ai repris votre sac.

Le Manchot le lui tendit.

– Vous pouvez vérifier si rien n’y manque.

Et il alluma le plafonnier de la voiture. Josée Maurais jeta un coup d’œil dans son sac et, à la grande surprise du Manchot, elle déclara, avec un sourire :

– Je ne sais comment vous remercier, tout y est !

VI

Une femme passionnée

– Où puis-je vous rejoindre ? demanda Josée Maurais.

– Pourquoi ?

– Mais voyons, vous m’avez porté secours. Je vous ferai parvenir une récompense.

– Je loge au motel « Du Soleil », mais vous n’avez pas à me récompenser, je ne faisais que mon travail.

Aussitôt, la figure de la jolie Josée changea. Elle devint subitement très nerveuse.

– Détective privé, j’aurais dû y penser plus tôt. C’est mon mari qui vous paie pour me surveiller.

– Non, pas du tout.

– Je ne vous crois pas.

– Réfléchissez un instant, madame Maurais, reprit le Manchot. Si j'avais été à l'emploi de votre mari, je ne vous aurais jamais laissée entrer dans ce tripot. Ça ferait un beau scandale si on savait que vous passez vos nuits à jouer aux cartes. Non, si je suis intervenu, si j'ai repris votre sac, c'est justement pour vous éviter des ennuis, pas autre chose.

Elle se passa la main sur le front.

– Je suis fatiguée... étourdie. Vous voulez bien me ramener chez moi ?

– Oui, mais pas tout de suite.

– Pourquoi ?

– J'ai des questions à vous poser.

– Vous avez une cigarette ? demanda-t-elle.

Le Manchot lui en offrit une. Après l'avoir allumée, elle dit :

– Des questions ? Mais à quel sujet ? Pour qui travaillez-vous ? Que désirez-vous savoir ?

La regardant dans les yeux, Robert Dumont murmura :

– Sylvette Bruneau !

Il vit la femme pâlir ; nerveusement, elle prit une bouffée de sa cigarette.

– Eh bien quoi, Sylvette Bruneau ?

Au lieu de répondre, le Manchot demanda :

– Où étiez-vous, ce soir, vers six heures trente ?

– À six heures trente ? Mais, j'étais chez moi.

– Seule ?

– Mais non, nous étions en train de manger, Philippe et moi. Pourquoi toutes ces questions ? Que s'est-il passé à six heures trente ?

– C'est à six heures trente que Sylvette Bruneau a été assassinée.

Josée regarda fixement le Manchot. Sa bouche s'ouvrit, mais aucun son ne sortit. Elle échappa sa cigarette, porta la main à son front et Dumont eut tout juste le temps de la retenir, sinon, elle aurait pu se frapper la tête sur le tableau de bord.

D'un geste rapide, le Manchot écrasa la cigarette avec son pied droit, appuya la tête de

Josée sur le dossier, ouvrit la fenêtre et lui frappa légèrement dans les mains.

Il était clair que la jolie Josée ignorait ce qui s'était passé.

– Excusez-moi, murmura-t-elle, en ouvrant les yeux. Je ne sais pas ce qui m'a pris... Sylvette Bruneau, assassinée ?

– Oui, vous m'avez très bien compris.

– J'ai chaud ! Je me suis sentie tout étourdie. Aidez-moi, je veux enlever ce manteau.

Le Manchot le déposa sur le siège arrière. La jolie femme reprenait tous ses esprits.

– Mais, enfin, qui êtes-vous donc ? Vous m'avez dit que vous étiez détective privé, mais pour qui travaillez-vous ?

– Mon nom est Robert Dumont, on m'appelle communément le Manchot...

– Quoi ? Celui dont les journaux ont tant parlé, ces derniers temps ? Mais je croyais que vous enquêtiez à Montréal.

– C'est exact, mais c'est à la demande d'un

ami, un ex-policier, que je suis venu à Val-d'Or.
Vous connaissez René Turcot ?

– De nom, oui. Je sais qu'il a un bureau sur la rue principale, mais je ne crois pas l'avoir déjà rencontré.

– Eh bien, c'est dans son bureau que Sylvette est allée mourir. On l'a poignardée. René a eu peur d'être accusé, il m'a appelé à son secours. Nous avons également causé avec l'avocat Marcel Grandin. C'est même lui qui nous a parlé de vous. Vous commencez à comprendre ?

Josée était mal à l'aise. Elle n'osait plus regarder le Manchot.

– Il vous a raconté... pour les photos ?

– Il nous a tout dit.

– Ce Grandin est un beau salaud. Je lui ai fait confiance, il y a un peu plus d'un an. Je ne croyais jamais que...

Soudain, elle murmura :

– Mais si Sylvette est morte, tout s'arrange.

– Comment ça ?

– Elle aussi était au courant des fameuses photos. Elle voulait que je lui verse de l’argent. Maintenant, je n’ai plus rien à craindre. Demain, je rencontrerai Marcel Grandin, je lui verserai les dix mille dollars convenus et il me donnera les photos et le film.

– Où devez-vous le rencontrer ? À son bureau ?

– Oh non, pas là. J’y suis allée une fois et n’y retournerai jamais.

– Pourquoi ? C’est Sylvette Bruneau qui vous faisait peur ?

– Mais non, dit-elle, en esquissant un geste nerveux, ça n’a rien à voir avec le chantage. C’est ce vieux, le concierge, celui qu’on appelle Grégoire. Nous étions seuls dans l’ascenseur. Il a cherché à me prendre les seins. Il ne voulait pas me laisser.

Le Manhot sourit.

– Oui, je me suis rendu compte qu’il ne détestait pas les jolies femmes.

– Sylvette Bruneau, morte, murmura Josée.

Vous savez qui l'a tuée ?

– Non, c'est ce que nous souhaitons découvrir, René et moi.

– Soyez gentil, monsieur Dumont, ramenez-moi à la maison. J'ai eu suffisamment d'émotions pour cette nuit.

– J'ai bien peur que vous n'en ayez autant demain.

– Que voulez-vous dire ?

– Même si vous avez l'argent, même si vous réussissez à prendre rendez-vous avec Grandin demain, il ne pourra pas vous remettre les photos et le film.

– Comment ça ? demanda-t-elle en pâlisant à nouveau.

– On lui a tout volé.

Elle resta un bon moment sans parler puis, à la grande surprise du Manchot, elle esquissa un sourire :

– Vous devez me prendre pour une idiote, n'est-ce pas ?

– Comment ça ?

Lentement, la jeune femme porta la main à sa robe et en détacha deux boutons. La robe s'entrouvrit aussitôt, laissant apparaître la forme de seins aguichants.

– Je n'aurais jamais cru que Robert Dumont, le célèbre Manchot, était également un maître chanteur.

– Oh non, madame, protesta Dumont. Moi je ne mange pas de ce pain-là.

– Je le savais, dit-elle en s'approchant de lui. Je suis persuadée que nous pourrons fort bien nous entendre tous les deux.

Déjà, elle était dans les bras du Manchot et ses lèvres se promenaient dans le cou et autour de l'oreille du détective.

– Écoutez, madame Maurais...

– Voyons, appelez-moi Josée. Vous connaissez mon mari ?

– Je n'ai fait que l'apercevoir.

Elle se serrait de plus en plus contre lui.

– Si vous questionnez les gens d’ici, ils vous diront tous que j’ai épousé Philippe pour son argent. Eh bien, ils ont raison, je n’ai pas à le cacher. Je voulais assurer mon avenir. Mais ce n’est pas facile, vous savez.

– Quoi donc ?

– Allons, regardez-moi. J’aime voir les yeux des hommes quand je leur parle.

Le Manchot tourna légèrement la tête et aussitôt Josée l’embrassa longuement, passionnément, sa langue fureteuse cherchant à s’introduire dans la bouche du détective.

– Oh Robert, si vous saviez comme c’est difficile pour une femme passionnée comme moi de vivre avec un homme qui ne peut pas la satisfaire. J’ai toujours adoré les hommes dans votre genre, forts, bien musclés. Je vous en prie, embrassez-moi, caressez-moi, j’en ai tellement besoin.

Robert Dumont adorait les femmes. Lui aussi se sentait souvent seul, lui aussi avait besoin d’être aimé et cette femme, très belle, était là qui

s'offrait à lui.

Il la prit dans ses bras et ils s'embrassèrent fougueusement. La main droite du Manchot se glissa dans l'échancrure de la robe et du bout des doigts, il caressa les seins de sa compagne. Il la sentit frémir.

– Oh oui, Robert, c'est si bon !

Juste à ce moment, une voiture passa sur le petit chemin et la lumière violente qui éclaira l'intérieur de la voiture les fit se redresser.

Le charme était rompu. Josée voulut se rapprocher mais déjà, le Manchot s'était ressaisi.

– Je vais vous reconduire, dit-il. Je suis exténué, je n'ai pas fermé l'œil depuis des heures...

– Nous nous reverrons ? J'y tiens !

Elle se redressa, redemanda une cigarette puis, avant que le Manchot ne remette la voiture en marche, elle demanda :

– Que comptez-vous faire avec les photos ?

Le Manchot s'écria :

– Mais, vous n’avez rien compris, Josée ; je n’ai pas les photos. On les a volées à Grandin, mais ce n’est ni moi, ni René Turcot.

– Alors... qui les possède ?

Le Manchot, calmement, tira la conclusion qui s’imposait :

– Une seule personne savait où Grandin gardait le film et les photos : Sylvette Bruneau.

– Vous croyez que c’est elle qui aurait pris les photos ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Ces photos valent une fortune et...

– Mais je vous l’ai dit, tantôt, s’écria Josée ; j’ai l’argent, je suis prête à payer...

– Sylvette avait peut-être trouvé quelqu’un disposé à payer une somme plus importante encore.

– Qui ?

– Votre mari, par exemple. Elle se mit à rire, nerveusement.

– Robert, vous êtes ridicule !

– Vous croyez ? Sylvette connaît votre mari de nom. Elle sait qu’il paiera n’importe quel prix pour éviter qu’un scandale n’éclabousse son épouse et ne mette fin à sa campagne.

– Oui, c’est possible, dit-elle après un moment de silence. Je dis possible, mais je ne le crois pas. Philippe n’a pas de secret pour moi. S’il avait ces photos en main, il m’aurait rassurée.

Elle prit soudain une décision :

– Robert, il me faut ces photos. Vous êtes détective privé, je vous engage. Vous devez les retrouver.

Le Manchot ne put s’empêcher de sourire. Quelques heures plus tôt, à son arrivée à Val-d’Or, il n’avait qu’un seul client, qui était d’ailleurs prêt à lui demander de retourner à Montréal ; or, voilà que maintenant, il se retrouvait avec trois clients, dont deux étaient disposés à payer le gros prix.

– Entendu ! dit-il.

– Merci, Robert !

Elle voulut l'embrasser à nouveau, mais le Manchot la repoussa doucement.

– Un employé doit toujours garder ses distances avec son employeur.

– Ne soyez pas méchant. Vous me plaisez. En étirant son bras droit, Dumont prit le petit manteau sur la banquette arrière.

– Vous devriez remettre votre manteau. Vous pouvez prendre froid.

Pendant qu'elle enfilait son vêtement, Dumont mit la voiture en marche.

– Est-il prudent de repasser devant le restaurant de Horner ? demanda le détective.

– Je crois que non !

Elle lui indiqua une autre route.

– Quand vous sortez le soir, vous ne craignez pas que votre mari s'en aperçoive ?

– Quand je me retire dans ma chambre, dit-elle, Philippe ne me dérange jamais. Ça me permet de sortir et d'entrer par la porte de côté, même s'il est à la maison.

Le Manchot ne put s'empêcher de remarquer :

– Comme ça, ça ne lui arrive jamais de vous déranger, la nuit ?...

Elle éclata de rire.

– Pourquoi faire tant de détours ? Vous voulez savoir si Philippe et moi, nous avons des relations ? Mais oui, ce n'est pas un impotent. Mais une relation, ça se prépare à l'avance. Non, jamais Philippe ne vient me déranger au cours de la nuit.

On approchait de la maison.

– Arrêtez ici, je ferai le reste du chemin à pied, je ne veux pas attirer l'attention. Philippe est probablement rentré. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi, Robert.

Ils échangèrent un autre long baiser.

– Vous savez, murmura-t-elle, pour moi, entrer à trois heures ou à six heures, c'est la même chose. Emmenez-moi à votre motel.

– Pas ce soir, répondit le Manchot en caressant une dernière fois le corps magnifique de cette femme. Je pourrais vous décevoir. Mais ce n'est

que partie remise.

– Je l’espère !

Elle lui donna un dernier baiser, descendit de voiture mais, au lieu de suivre la route, elle s’engagea dans un petit sentier à travers champs. De cette façon, elle arrivait par l’arrière de la magnifique demeure, sans risquer de se faire voir.

Le détective fit demi-tour et revint vers Val-d’Or.

« C’est bête, j’ai une chambre louée au motel « Du Soleil » et je ne sais même pas où est situé ce motel. J’aurais dû le demander à Josée. »

Il décida soudain de retourner au restaurant Horner. On lui avait bien dit que ce restaurant était ouvert jour et nuit. De plus, le Manchot voulait savoir si les policiers avaient posé de nombreuses questions concernant l’attentat dont avait été victime Josée Maurais. Enfin, il ignorait tout de l’état de santé des deux blessés.

Il arriva bientôt devant le restaurant ; il entra dans le terrain de stationnement qui était presque vide. D’ailleurs, il n’y avait plus que de faibles

lumières à l'intérieur du restaurant.

« On ferme peut-être la boîte à certaines heures. »

Le Manchot se dirigea lentement vers le restaurant, mais à ce moment précis, il vit la porte s'ouvrir et un homme sortir en courant. Il reconnut tout de suite le solide gaillard : « Ronald, le brasseur de cartes. » L'homme monta dans une voiture et démarra en trombe.

« Il se passe sûrement quelque chose ! » pensa le Manchot.

Le détective n'hésita pas à le suivre en éteignant ses phares, pour ne pas attirer l'attention.

Bientôt, l'automobile de Ronald s'engagea sur une route que le Manchot ne connaissait pas. Malheureusement, il perdit l'autre voiture de vue dans une courbe.

« Pourtant, je le suivais de près. »

Il remarqua alors, à sa droite, plusieurs automobiles stationnées. Un panneau lumineux était suspendu à un poteau. Il put lire : « Motel

Du Soleil ».

Soudain, il devina. C'était sans doute pour le voir, pour lui parler, que Ronald s'était dirigé en vitesse vers ce motel.

« Et dire que je ne sais même pas le numéro de ma chambre » pensa-t-il.

Il dut passer au bureau. Le commis sommeillait dans son fauteuil ; il sursauta en entendant la porte s'ouvrir.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Un ami a retenu une chambre pour moi. Mon nom est Robert Dumont ?

– Encore ?

– Comment, encore ?

– On vient tout juste de me demander le numéro de votre chambre. Moi, j'ignorais que vous n'étiez pas là.

– C'était pourtant facile à voir. Je n'ai pas encore pris ma clef.

Le commis jeta un coup d'œil derrière lui.

– C'est pourtant vrai.

Il tira du casier la clef ainsi qu'une fiche.

– Votre ami l'a remplie. Si vous voulez bien y ajouter le numéro d'immatriculation de votre voiture et signer au bas.

– Je n'ai pas de voiture, c'est celle d'un ami. Voici ma carte de crédit.

– Alors, y a rien d'urgent, vous pourrez régler le tout quand vous partirez, monsieur Dumont. C'est le 18, à droite en sortant, presque au bout, l'avant-dernière unité.

– Merci.

Le Manchot sortit ; il remarqua bientôt qu'une grosse voiture, dans le genre de celle qu'il avait suivie, était garée devant l'unité 18.

« Ronald ! Il doit m'attendre à l'intérieur. Un gars habile peut facilement ouvrir ce genre de portes. »

Sans faire de bruit, Dumont se pencha et examina la serrure. Près de la porte de chaque unité, il y avait une lumière. Bien souvent, les locataires l'éteignaient pour la nuit. Heureusement, celle de l'unité 18 était allumée

es. projetait une faible lueur.

« Aucun doute, cette serrure a été forcée », pensa le Manchot, qui en conclut aussitôt : « Ronald m'attend. S'il est entré par effraction, c'est sûrement que ses intentions ne sont pas très amicales. »

Rapidement, sa décision fut prise. Comme bien des unités de motel, celle-ci avait deux portes, l'une à l'extérieur, l'autre donnant sur un couloir, à l'intérieur de l'édifice. « Je vais passer par l'intérieur. Ronald ne doit pas m'attendre de ce côté-là. »

Il retourna au bureau. Le commis avait recommencé à cogner des clous. Lorsque Dumont entra, il ouvrit un œil et demanda d'une voix pâteuse :

– Que puis-je faire pour vous ?

– Ne vous dérangez pas.

Il reconnut alors le Manchot.

– Ah, c'est vous ! Vous avez oublié quelque chose ?

– Non. Mon ami a déposé ma valise dans ma

chambre et il a dû tirer le loquet de la porte sonnant sur l'extérieur. Je vais passer par en-dedans.

– C'est par là, murmura l'homme en faisant un signe de la main.

Quelques instants plus tard, le détective arriva devant une porte sur laquelle était inscrit le numéro 18. Un tapis, assez épais, recouvrait le plancher du couloir, permettant ainsi aux locataires de dormir sans être dérangés par les bruits de pas.

Le Manchot dégaina son revolver, le glissa dans sa main gauche et introduisit la clef dans la serrure.

Il ouvrit brusquement la porte, en la poussant du pied. D'un geste rapide, il fit passer son revolver de la main gauche à la main droite. La chambre était plongée dans l'obscurité. Seule la lumière du couloir éclairait faiblement la pièce. Le Manchot jeta un regard circulaire autour de lui. Il n'y avait personne. « Et pourtant, je suis certain qu'il est ici. »

Maintenant, la situation était claire. Ronald était caché quelque part et désirait faire un mauvais parti au Manchot. Dumont se rappelait que Ronald était aussi grand que lui, bâti en athlète ; ce type était sûrement capable de se battre.

Avant d'allumer la lumière, Dumont se pencha. Il put voir sous le lit : personne. Il y avait trois autres portes dans l'appartement : celle qui donnait sur l'extérieur, celle de la salle de bains et la dernière, qui devait être celle de la garde-robe. L'une des deux était complètement fermée, l'autre entrouverte, à peine d'un pouce. « Si je voulais surprendre quelqu'un, je me cacherais de façon à voir entrer ma victime. Il est sûrement caché derrière cette porte entrouverte. »

D'un mouvement rapide, le Manchot allongea le bras et appuya sur le commutateur. Une lampe, placée sur un bureau, s'alluma. En même temps, Dumont s'était appuyé contre le mur, tout près de la porte de la penderie.

En allongeant le pied, il l'ouvrit brusquement.

— Je sais que vous êtes là, Ronald. Sortez,

sinon je tire. Je ne plaisante pas. Les deux mains en l'air. N'attendez pas que je fasse feu.

Un lourd silence répondit à la menace du Manchot. Des secondes, qui semblaient longues comme des minutes, s'égrenèrent lentement. Puis, tout à coup, il y eut un bruit léger.

– Sortez, vous entendez ?

Dumont recula de quelques pas et ferma la porte qui donnait sur le couloir. Les deux hommes allaient s'expliquer. L'ombre de Ronald se dessina dans la porte de la garde-robe :

– Tirez pas, j'suis pas armé, dit-il.

C'était la première fois que le Manchot voyait le brasseur debout. Il avait mal jugé l'homme. Il était passablement plus grand qu'il ne l'avait imaginé et également beaucoup plus gros. Rien que du muscle !

– Vous n'oserez jamais tirer, Manchot.

Ronald fit un pas en avant. L'espace d'un instant, les yeux du Manchot se posèrent sur les mains du brasseur de cartes : des mains larges, puissantes, qui devaient serrer comme un étau.

– Ne bougez pas, lança Dumont. Qu'est-ce que vous me voulez ? Pourquoi vous êtes-vous introduit ici ?

Ronald esquissa une grimace qui se voulait sans doute un sourire moqueur :

– Ici, à Val-d'Or, on aime pas les senteux, les baveux qui ont le nez trop long. Votre réputation est faite, Manchot. Oh, vous êtes un habile détective, mais jamais vous ne tirez sur un homme désarmé.

Il fit un autre pas en avant. À peine trois pieds le séparaient du Manchot.

– Si vous croyez que je plaisante, Ronald. faites encore un pas et vous vous retrouverez à l'hôpital avec une balle dans la cuisse.

– Vous me faites pas peur. J'ai jamais reculé devant un homme et les moustiques de votre espèce, je les écrase, j'en fais de la bouillie.

Le détective comprit que Ronald ne s'arrêterait pas. Il visa les jambes et appuya sur la détente. Un simple déclic se fit entendre.

– Imbécile que je suis ! s'écria Dumont.

Le Manchot, ce détective qui, selon la légende, ne commettait jamais d'erreur, se rappela soudain qu'il avait complètement vidé son arme sur les deux criminels qui s'étaient attaqués à Josée Maurais et qu'il n'avait pas rechargé son vieux 45. Poussant un hurlement de bête fauve, Ronald, ce colosse qui semblait doué d'une force herculéenne, se jeta aussitôt sur lui.

VII

L'assassin frappe une seconde fois

Robert Dumont eut tout juste le temps de se jeter de côté pour éviter le poing de son adversaire.

Le coup toucha le Manchot à l'épaule, un véritable coup de masse qui le fit rouler dans la porte. Ronald avait sûrement étudié la boxe. Une gauche atteignit Dumont à la poitrine. Il en perdit le souffle. Il se pencha juste à temps pour éviter une terrible droite ; le poing du brasseur de cartes s'écrasa dans la porte qui craqua de toutes parts.

Rapidement, le détective avait pivoté sur lui-même. Il ne pouvait frapper de sa main gauche. Sa prothèse ne lui était utile que pour s'agripper à quelque chose.

Le Manchot décocha une droite qui atteignit

Ronald à la tête. Un tout autre adversaire se serait sans doute écroulé au sol. Ronald ne broncha même pas. Il sauta sur le détective et ses deux grosses mains le saisirent à la gorge. Aussitôt, la main gauche du Manchot se referma sur le poignet de Ronald.

Dumont eut beau appliquer toute la pression dont il était capable, non seulement Ronald résistait, mais il continuait de serrer sa gorge. Le détective décida de se laisser tomber au tapis espérant faire perdre l'équilibre à son adversaire.

Mais le brasseur avait prévu le mouvement et ne s'y laissa pas prendre, bien au contraire. Tenant toujours le détective à la gorge, il s'agenouilla près de lui et se mit à lui secouer vigoureusement la tête.

Déjà, la vue du Manchot s'embrouillait. Il ne pouvait plus respirer. Il sentait ses forces l'abandonner. Cet homme était venu pour le tuer et rien ne semblait pouvoir l'arrêter.

La main droite du Manchot retomba au tapis. Il n'en pouvait plus. C'est à ce moment qu'il sentit quelque chose sous ses doigts, c'était un fil

électrique, le fil de la lampe qui se trouvait sur le bureau.

Comprenant que c'était là sa dernière chance, il tira sur le fil et attrapa la lampe au moment où elle allait tomber. Dans un effort inouï, il souleva la lampe et frappa. Il y eut un bruit de verre brisé. Ronald avait poussé un léger cri de douleur, ses mains s'étaient desserrées, mais il n'était pas hors de combat. Il avait cependant reculé de quelques pouces. Le Manchot lui donna un violent coup d'avant-bras et Ronald faillit perdre l'équilibre. Il était toujours à genoux, le corps penché vers l'arrière. Le détective commençait à mieux respirer. Il devait profiter de cet avantage momentané. Dumont leva la jambe droite et put asséner un coup de genou à la tête du brasseur. Ce dernier faiblissait.

Cette fois, la main gauche s'appuya sur la gorge de Ronald. Presque instantanément, l'homme passa du rouge au violet. Il étouffait sous cet étau.

De son poing droit, Dumont martela la figure de son adversaire. Le sang se mit à couler du nez,

puis de la bouche de Ronald.

Pour ne pas l'étrangler, le détective desserra l'étreinte. Ce fut une erreur, car le brasseur n'était pas hors de combat ; il donna un solide coup de poing à la figure du Manchot.

Mais ce coup n'avait plus de force. Dumont avait pu se relever. Ronald voulut en faire autant, mais avant qu'il ait pu reprendre son équilibre, le Manchot lui donna un violent coup de genou à la poitrine. Cette fois, le brasseur s'écroula au tapis. Il respirait avec difficulté.

Sans tuer cet homme, le détective savait qu'il ne devait lui laisser aucune chance. Il assena un violent coup de pied qui atteignit son adversaire près de l'oreille.

Le Manchot se pencha ; de la main gauche, il le saisit au collet, le releva et le poing droit de Dumont s'écrasa sur la figure de Ronald, une fois, deux fois. Maintenant, le sang lui pissait dans la figure. Il avait une coupure au-dessus de l'œil. Les dents avaient craqué dangereusement. Les yeux de Ronald étaient devenus vitreux. Le Manchot le laissa tomber au tapis. Cette fois, son

adversaire était hors de combat.

« Ouf, je l'ai échappé belle ! Sans cette lampe... »

Robert Dumont ramassa son revolver qui avait glissé sous le lit. Il sortit une petite boîte de sa poche et en vitesse, rechargea son arme.

Juste à ce moment, on frappa à la porte.

– Hé, qu'est-ce qui se passe, ici ?

Dumont alla entrouvrir la porte. Le commis était là, dans le couloir.

– Les voisins se plaignent. On dit qu'on s'est battu, ici.

Glissant la tête à l'intérieur, il venait d'apercevoir le corps étendu de Ronald.

– Oh ! J'appelle la police.

Mais il n'eut pas le temps de s'éloigner. Le Manchot le tira dans la chambre et referma la porte. L'homme tremblait comme une feuille.

– Je ne vous veux aucun mal, dit-il, enfoncez-vous bien ça dans la tête. Cet homme m'attendait pour me tuer. Je n'ai fait que me défendre.

– Vous... vous l’avez assassiné.

– Mais non, il n’est pas mort. Il aura peut-être de la difficulté à manger pendant quelques jours... tenez, voyez, il bouge déjà. Il n’y a plus aucun danger. Vous savez que je suis détective privé, n’est-ce pas ?

– Robert Dumont, le Manchot, c’est vous ? Le type qui a loué les chambres m’avait dit ça, mais je ne l’ai pas cru.

– C’est bien moi. Tout est rentré dans l’ordre maintenant et, en appelant la police, vous ne feriez que vous attirer des ennuis. Tous vos locataires seraient en colère, ça causerait un scandale. Laissez-moi m’occuper de cet homme. Les voisins peuvent dormir en paix. Il n’y aura plus de bruit.

Le commis ne se fit pas prier pour sortir lorsque le Manchot ouvrit la porte. Une fois le jeune employé parti, Dumont revint vers Ronald, le souleva et l’étendit sur le lit.

Au même moment, un objet glissa de la poche intérieure du veston du brasseur et tomba au pied

du lit. Le Manchot se pencha : « Dites donc ! Il m'aurait sûrement achevé avec ça. » Il s'agissait d'un couteau, d'un véritable poignard.

Reculant jusqu'à la salle de bains, ne perdant jamais le tueur de vue, Dumont ouvrit le robinet d'eau froide, prit une serviette et la laissa tremper dans l'eau ; puis, il revint vers le lit et la lança à la figure de Ronald. Ce dernier eut un sursaut.

– Essuie-toi la face. Ça va te ranimer, lui dit le Manchot.

Le colosse s'était pratiquement enroulé la figure dans la serviette qui, immédiatement, prit une teinte rosée.

– Assis, ordonna le Manchot. Et je te préviens, cette fois, mon arme est chargée.

Tenant la serviette dans sa main gauche, Ronald se souleva et réussit à s'asseoir sur le bord du lit. Il glissa sa main droite à l'intérieur de son veston.

– Inutile, ne cherche pas ton poignard, je l'ai.

Ronald reprenait complètement ses sens. Sa bouche était très enflée et il avait perdu quelques

dents dans la bataille. La coupure qu'il avait au-dessus de l'œil saignait un peu moins. Le Manchot se rendit compte que l'homme avait une bosse assez proéminente, juste au-dessus de l'oreille, à l'endroit exact où il l'avait atteint avec son pied.

– J'ai mal, murmura Ronald en se frottant la tête.

– Ça passera. Maintenant, tu vas répondre à quelques questions. Tu es venu ici pour me tuer, n'est-ce pas ?

L'homme continuait de s'essuyer la figure tout comme s'il n'avait pas entendu la question du Manchot. Cette fois, le détective avait décidé d'être sans pitié.

Il saisit Ronald aux cheveux, lui renversa la tête en arrière.

– Si tu ne parles pas, je te défigure. Et tu vas te rendre compte que la crosse d'un revolver, c'est encore plus dur qu'un poing.

Dumont leva le bras.

– Non, non, ne frappez pas. J'peux pas

parler... ma bouche... ça fait mal.

– J’ai bien l’impression que tu auras encore plus de difficulté demain, ricana Dumont. Alors, tu fais mieux de te délier les mâchoires et de me dire ce que tu sais.

– Si je parle... on me tuera. Je ne dirai rien... rien... Frappez si vous voulez.

Le détective alla chercher la chaise droite qui se trouvait devant le bureau. On s’en servait pour écrire ou pour manger.

Le Manchot la fit pirouetter, s’assit face à Ronald et appuya ses bras sur le dossier. Le revolver n’était qu’à quelques pieds de la figure du colosse.

– Tu as raison, Ronald, tu m’as fort bien jugé. Je ne suis pas un assassin. Non, je ne te tuerai pas. Mais si je raconte ce que je sais, j’en connais qui ne te laisseront pas vivre longtemps.

Ronald déplaça la serviette pour regarder le Manchot. La figure massacrée empêchait le détective d’étudier les réactions de son assaillant.

– Horner, ton patron. Ce nom-là ne doit pas te

laisser indifférent.

Le colosse eut un haussement d'épaules. Il semblait s'en fiche éperdument.

– Si je lui dis par exemple que, depuis deux ou trois soirs, tu laisses gagner la belle Josée Maurais.

Ronald renifla, cracha dans la serviette puis tenta d'esquisser un sourire. Les yeux du Manchot se posèrent sur les mains de l'homme. Il savait qu'ordinairement, une personne nerveuse trahit toujours son état d'âme par un léger tremblement, souvent, à peine perceptible. Mais les mains de Ronald ne tremblaient pas.

– Josée Maurais se devait de trouver dix mille dollars. Elle ne pouvait demander cette somme à son mari. Alors, c'est à toi qu'elle s'est adressée.

Dans son métier de brasseur de cartes, Ronald était habitué à conserver une attitude impassible, flegmatique. Rien ne semblait l'émouvoir.

Soudain, le détective se souvint de l'attaque dont il avait été victime de la part de Philippe Maurais. À ce moment, il s'était dit : « Il m'a

sûrement pris pour un autre ». Et cet autre, ce pouvait être Ronald. Dumont, en apercevant le brasseur pour la première fois, avait d'ailleurs fait un rapprochement entre eux, se disant que cet homme était de sa taille, aussi bien bâti que lui.

– Mais oui, c'est ça ! s'écria le Manchot. Tu es l'amant de madame Maurais. Et c'est pour la tirer d'embarras que tu l'as laissée gagner.

Tout s'enchaînait maintenant dans la tête du détective, tout devenait clair comme un film qui aurait passé devant ses yeux.

– Non seulement tu l'as laissée gagner, poursuivit-il, mais c'est toi qui conserves l'argent. Qu'est-ce que Horner dira quand il saura ça ?

Pour la première fois, les doigts du colosse bougèrent : un très léger tremblement. Enfin, le détective avait touché une corde sensible.

Dumont se leva et s'approcha du bureau où se trouvait le téléphone.

– C'est une idée, tiens ! Je vais dire à Horner de venir te chercher, et je lui apprendrai toute la

vérité.

– Vous... vous ne savez pas... ce que vous dites, bégaya alors Ronald avec difficulté.

– Au contraire, je le sais fort bien !

Il était évident que pour parler, il devait faire un effort inouï. Ses mâchoires en charpie refusaient de bouger. Même si Dumont le questionnait durant des heures, il ne pourrait en tirer beaucoup plus.

Le Manchot commença à composer un numéro au hasard.

– Non... non, supplia Ronald en cherchant à se lever.

– Allons, du calme, fit le détective en remettant le récepteur en place. Je ne téléphonerai pas à Horner, je ne lui parlerai pas, du moins, pas immédiatement. Je vais te laisser réfléchir. Tu as besoin de te reposer, tout comme moi. Je ne te veux aucun mal.

Et, comme pour le rassurer, le Manchot lança le poignard sur le lit.

– Tiens, reprends ton arme, moi, je ne me sers

jamais de ça. Je préfère mon bon vieux 45... quand il est chargé. Compte-toi chanceux, tu me connais très mal. S'il y avait eu une balle dans ce revolver, tu serais présentement à l'hôpital. Allons, debout !

Non sans difficulté, Ronald réussit à se mettre sur pied. Il fit un pas en direction de la salle de bains.

– Va, je te surveille.

Ronald, en se tenant au mur, réussit à s'approcher du lavabo. Il prit le verre qui se trouvait tout près, l'emplit d'eau et se rinça la bouche à quelques reprises.

Enfin, il releva la tête et se vit dans le miroir, il avait devant lui une image hideuse, quelqu'un qu'il ne reconnaissait pas.

– Christ ! murmura-t-il.

L'homme se pencha en se tenant au mur et se mit la tête sous l'eau glacée. Il y resta au moins une minute. L'eau froide devait sûrement lui éclaircir les idées.

Enfin, il releva la tête et se vit dans le [...] s'épongea la chevelure, puis la figure.

– Comment te sens-tu ? Veux-tu que j'aie te conduire à l'hôpital ?

Il fit signe que non.

– Tu sais que, si j'appelais la police, tu serais accusé de tentative de meurtre. Tu en aurais pour des années à l'ombre. Approche, je veux fouiller tes poches. Je suis certain d'y trouver l'argent que la jolie Josée a gagné.

Mais, au lieu d'obéir, Ronald fit un pas en arrière.

– Je vois que j'ai touché juste. Tu as maintenant peur que je dise toute la vérité à Horner. Tu as deviné que je te surveillais. Tu m'as vu partir avec Josée Maurais. Tu savais que je fouillerais son sac et que je devinerais la vérité. Alors, tu as décidé de me clouer le bec, pour toujours. C'est bien ça ? Tu es amoureux de Josée ?

– Oui.

* Mot manquant dans l'édition de référence.

Il semblait avoir un peu moins de difficulté à émettre des sons.

– Pas au début, ajouta-t-il. C'est Horner qui... m'a demandé...

– Oui, je vois ! D'un côté, Ronald, le don Juan, le beau garçon qui attire toutes les filles, et de l'autre, une jeune femme passionnée qui a épousé un mari trop vieux pour elle, un mari qui ne peut la satisfaire sexuellement. Horner craint Maurais et il veut l'empêcher de faire son nettoyage. Alors, il te demande de rencontrer Josée, de la séduire. C'est bien ça ?

– Oui.

– Josée est charmante, elle adore faire l'amour et voilà, le chat s'est laissé prendre par la souris. Tu es tombé amoureux d'elle.

Ronald s'était rassis sur le bord du lit.

– Tu as bien cet argent sur toi ?

– Oui.

– Horner est au courant de l'existence de ces photos ?

– Je ne sais pas, répondit Ronald après une hésitation.

– Allons donc, tu le sais fort bien. S’il n’était pas au courant, il ne t’aurait pas ordonné de faire gagner Josée.

– Non, c’est pas ça.

Et faisant un effort inouï, il chercha à expliquer :

– Horner voulait... passion du jeu... dettes... drogue.

– Oh, je vois ! Josée est amoureuse de toi, tu la conduis au tripot. Si elle accepte, c’est qu’il lui faut gagner dix mille dollars. Toi, tu obéis à Horner tout en aidant celle que tu aimes. Et Josée gagne... mais d’ici quelques jours, la chance tournera. Elle commencera à perdre. Horner l’encouragera à continuer de jouer. Il lui prêtera même de l’argent. Il lui refilera quelques cigarettes, puis de la drogue, pour la détendre. C’est un coup fort bien monté. Petit à petit, Josée serait devenue une véritable loque et, pour empêcher le scandale, pour récupérer sa femme,

Maurais aurait été obligé d'abandonner sa campagne contre la corruption.

Ronald ne protestait plus. Il était clair que le Manchot avait mis le doigt sur l'exacte vérité.

– Allons, donne-moi ton adresse. On m'appelait « le bon diable » quand je faisais partie de la police. Je vais te ramener chez toi. Ça prouve que je ne t'en veux pas, même si tu voulais m'assassiner.

Ronald se releva. Il semblait beaucoup plus solide sur ses jambes.

– Suis capable tout seul.

– Allons donc, tu risques de perdre le contrôle de ta voiture.

– Non... l'air... fera du bien.

Il sortit un mouchoir de sa poche, s'essuya le front, puis cracha une longue traînée de sang.

– Tu es certain de pouvoir te rendre sans encombre ?

– Oui... pas trafic... pas de danger...

Il se dirigea vers la porte, donnant sur

l'extérieur. Ce fut le Manchot qui la lui ouvrit. Ronald resta un long moment à prendre de longues bouffées d'air pur.

– Ça va, murmura-t-il.

– Tu vas me promettre une chose. Il faut absolument que tu appelles un médecin. Qu'il t'examine surtout la tête. Si tu ne veux pas dire la vérité, tu n'as qu'à conter que des voyous t'ont attaqué, il semble que ce soit courant, ici, à Val-d'Or. Tu vas le faire ?

– Oui.

– Nous nous reverrons sûrement demain.

Ronald, en titubant légèrement, se rendit à sa voiture, ouvrit la porte et s'installa lentement au volant. Il referma la porte et baissa la vitre complètement. L'air frais de la nuit lui fouetterait le visage.

Le Manchot ignorait totalement où demeurait Ronald ; c'était peut-être tout près.

Le colosse mit sa voiture en marche et le Manchot le regarda s'éloigner. L'homme avait repris ses esprits suffisamment pour pouvoir

conduire. L'automobile tourna bientôt sur la route nationale et partit en direction de Val-d'Or.

Le Manchot rentra à l'intérieur, ferma la porte et s'appuya contre le battant.

Il n'en pouvait plus. Il venait de fournir un effort incroyable pour que Ronald ne se rende pas compte que, lui aussi, était passablement amoché.

Après avoir poussé les verrous des deux portes, Dumont se dévêtit entièrement et se glissa sous la douche. L'eau froide qui lui tombait sur la tête lui faisait un bien immense.

Lorsqu'il sortit de la douche, il alla jeter un coup d'œil dans le miroir. Les mains de Ronald avaient laissé une marque rouge sur le cou du détective. « Demain, il n'y aura plus de traces ».

Il s'essuya vigoureusement en se donnant une sorte de massage puis, sans même passer son pyjama, sans même prendre la peine d'enlever sa prothèse, comme il le faisait chaque soir, il se laissa tomber sur son lit. Mais, avant de glisser dans les bras de Morphée, il se releva, prit son revolver et le plaça sous son oreiller. Quelques

minutes plus tard, le détective dormait profondément, mais ce sommeil fut peuplé de cauchemars. Josée était dans ses bras et l'embrassait, puis soudain, la figure de la jeune femme se transformait ; ce n'était plus Josée qui se trouvait là, mais un vieil homme, passablement hideux. Que faisait donc Grégoire dans ce rêve affreux ? D'une poussée, le Manchot envoyait rouler le bonhomme à ses pieds. Et là, devant lui, trois hommes éclataient de rire, ils semblaient tous s'amuser. Ces trois hommes, Dumont les connaissait : Horner, Ronald et René Turcot, son ami le détective. Soudain, un homme s'avancait, un homme aux cheveux blancs. Il y avait une bataille. On frappait le Manchot, on frappait Maurais.

Dumont se retournait dans son lit. Il semblait incapable de s'éveiller, son cauchemar se poursuivait.

Il voyait maintenant Maurais, étendu au sol et la jolie Josée, penchée sur lui, qui le caressait, en riant comme une folle. Horner était là, tout près. Il frappa trois fois dans ses mains. Josée leva la

tête et regarda Horner. Ce dernier frappa avec plus de vigueur...

Robert Dumont s'éveilla en sursaut. Il était tout en sueur. Avait-il réellement rêvé ? Il entendait des bruits, comme dans son rêve.

Il se redressa, s'assit dans son lit et se rendit compte, soudain, que le jour était levé. Il jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était plus de huit heures du matin.

– J'ai dormi trois heures et pourtant, j'ai l'impression de ne m'être couchée que cinq minutes.

Et de nouveau, il entendit les coups. Ça venait de la porte, quelqu'un criait :

– Dumont, ouvrez ! Police !

– Un instant !

Le détective enfila ses pantalons et pieds nus, il alla ouvrir la porte extérieure. Trois hommes s'engouffrèrent dans la chambre.

Le Manchot reconnut son ami René Turcot.

– Excusez si j'ai mis du temps à ouvrir, je

dormais.

Turcot présenta les deux hommes qui l'accompagnaient.

– Le détective Pony de la Sûreté du Québec et le sergent-détective Bournais de la police de Val-d'Or.

Pony serra la main du Manchot. Bournais, par contre, ordonna d'une voix sèche :

– Habillez-vous, Dumont, vous allez nous accompagner.

– Où ?

– Au poste ! Nous avons quelques questions à vous poser.

Le détective jeta un coup d'œil à son ami Turcot.

– Au poste ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Il me semble que si vous avez des questions à me poser, vous pouvez le faire ici.

– Vous devriez nous suivre, Dumont ! conseilla Pony. Je suis persuadé qu'au poste, on pourra tout vous expliquer.

– Si vous refusez, ajouta Bournais qui semblait beaucoup moins sympathique que l'autre policier, je n'aurai qu'un appel à faire et j'obtiendrai un mandat contre vous dans quelques minutes.

– Un mandat, mais pourquoi ? demanda le Manchot, impatienté.

René Turcot murmura :

– C'est... Ronald Dupré, le brasseur de cartes.

– Oh, je vois, il a porté plainte contre moi. Mais je n'ai fait que me défendre. Cet animal voulait me tuer et...

– Robert, ne parlez pas trop, lui conseilla immédiatement Turcot.

– Toi, le privé, ta gueule ! fit brusquement Bournais. On peut se passer de l'aide d'un morveux de ton espèce.

Le détective Pony décida d'intervenir.

– Vers sept heures, les policiers ont reçu un appel ; un coup de feu...

À nouveau, Bournais eut un mouvement

d'impatience.

– Conduisons-le au poste. Là-bas, je le ferai parler...

– Sergent, c'est moi qui dirige l'enquête, pas vous, lança Pony à Bournais.

Puis, se tournant vers le Manchot, il ajouta :

– Les policiers ont découvert le corps de Ronald Dupré. On l'a abattu, dans son appartement.

Robert Dumont se laissa tomber sur le lit. Il ne comprenait plus rien. Qui donc avait pu assassiner le brasseur de cartes et pourquoi ? Dans l'état où il se trouvait, il ne pouvait nuire à personne.

– Quand nous sommes arrivés, Dupré respirait encore, continua Pony. Il a réussi à murmurer un nom... ou plutôt, un mot, un seul : « Manchot ».

Bournais reprit la parole.

– Il nous a fallu appeler à plusieurs endroits avant d'apprendre que vous étiez descendu ici. Quand nous sommes arrivés, l'employé de nuit se préparait à partir. Il nous a raconté qu'il avait vu

Ronald, étendu sur le plancher, dans votre chambre.

Le sergent-détective regarda autour de lui. Il montra la lampe, brisée, sur le tapis. Il y avait passablement de sang sur le lit et une serviette, presque toute rouge, traînait à l'entrée de la salle de bains.

– Alors, vous nous accompagnez de plein gré ou vous préférez que je vous passe les menottes ? demanda Bournais.

– Sergent, pour la seconde fois, je vous ordonne de vous taire, cria Pony, qui semblait en avoir plein le dos.

Le Manchot fit un signe de la main :

– Laissez-le faire, s'il veut m'arrêter et se couvrir de ridicule, libre à lui.

Dumont se leva, ramassa sa chemise et commença à l'enfiler.

– Je suis à vous dans quelques secondes, sergent. Au poste, vos supérieurs voudront sans doute savoir pourquoi, après m'être battu avec Ronald et l'avoir assommé, je l'ai laissé partir

aux petites heures pour le suivre chez lui et lui tirer une balle dans la peau, quand il était complètement à ma merci, ici, dans le motel. Je pouvais l'achever, le placer dans la voiture de mon ami Turcot et me débarrasser du cadavre dans un endroit où vous ne l'auriez pas encore découvert. Voilà ce que j'aurais fait si j'avais été un assassin.

Dumont glissa sa main sous son oreiller.

– Je suppose que c'est avec un 45 qu'on a tué Ronald ?

– Je l'ignore, murmura Bournais.

Le sergent-détective ne savait plus que dire. Le raisonnement du Manchot était logique. Quand on veut se débarrasser de quelqu'un, on ne le laisse pas partir alors qu'on l'a complètement à sa merci.

– Donc, fit Pony, vous avouez vous être querellé avec Ronald ?

– Je ne me suis pas querellé, je me suis défendu. Vous pouvez interroger le commis. Je suis arrivé seul, ici la nuit dernière. Ronald avait

réussi à se glisser dans ma chambre. Examinez la serrure de la porte, vous verrez qu'elle a été forcée.

Ce fut René Turcot qui jeta un coup d'œil sur la serrure.

– Ronald s'est jeté sur moi. C'est un colosse, cet homme. J'ai cru ma dernière heure arrivée. Tenez, regardez ces marques autour de mon cou...

Pony examina le détective de près pendant que celui-ci poursuivait son récit :

– J'étais à demi conscient lorsque j'ai pu m'emparer de la lampe et le frapper à la tête. Ensuite, j'ai frappé, frappé, jusqu'à ce qu'il perde connaissance. C'est alors que j'ai compris que Ronald voulait me tuer. Il était armé d'un poignard ; il m'aurait sûrement achevé.

– Vous allez maintenant tenter de nous faire croire que vous avez ranimé votre victime et qu'ensuite, vous l'avez laissée partir ? ricana le sergent-détective Bournais.

– Ça semble incroyable ! mais c'est vrai. Oh,

j'ai tenté de questionner Ronald. Mais il avait de la difficulté à parler...

– Évidemment, fit Turcot, le médecin dit qu'il avait la mâchoire fracturée.

– J'ai voulu le reconduire à son appartement, il a refusé. Il avait repris ses sens. Alors, je l'ai laissé partir, quitte à l'interroger cet avant-midi. Pour tout vous dire, moi aussi, je tenais à peine sur mes pieds. Je me suis endormi, sitôt après le départ de Ronald. C'est vous qui m'avez éveillé. Maintenant, si vous avez des preuves, si Ronald Dupré a été tué d'une balle de calibre 45, allez-y, arrêtez-moi. Avant de mourir, Ronald a voulu conter ce qui s'était passé. Si vous lui avez demandé : « Qui vous a fait ça ? » Il est normal qu'il ait répondu le Manchot. Oui, j'avoue l'avoir frappé, m'être battu avec lui, mais je ne l'ai pas tué.

– Je vous crois, déclara Pony.

Le sergent-déetective Bournais n'osa pas contredire son confrère, mais il était clair qu'il détestait les privés qui mettaient leur nez dans ses enquêtes.

– J’ai l’impression, Dumont, que vous pouvez grandement nous aider à éclaircir ce mystère, dit Pony.

Turcot émit alors une opinion :

– Moi, je suis persuadé, que les deux affaires se touchent : la mort de Sylvette Bruneau et l’assassinat de Ronald.

– Chose certaine, dit le Manchot avec un sourire moqueur, il y a un de mes clients que vous ne pourrez pas accuser : l’avocat Marcel Grandin est derrière les barreaux.

– Non, Robert.

Turcot semblait mal à l’aise. Il ajouta :

– Grandin a réussi à joindre un confrère durant la soirée. Comme les policiers n’ont pas osé porter une accusation formelle contre lui, il a été relâché vers une heure du matin.

VIII

Un mafioso innocent

Le sergent-détective Bournais dévisagea son collègue de la Sûreté du Québec.

– Je vous avais prévenu, hier soir. Je vous avais dit de ne pas laisser partir Grandin. Mais non, on se fiche complètement de nous. Je me demande, parfois, à quoi nous servons.

Pony ne semblait pas du tout impressionné par les paroles du policier de Val-d’Or.

– Vous savez aussi bien que moi que nous ne possédions pas suffisamment de preuves pour inculper Grandin. Il nous aurait causé énormément d’ennuis. On ne peut garder un homme en cellule, sans raison valable.

– Non, mais tantôt, vous avez été le premier à demander un mandat contre Marcel Grandin.

– La situation est différente ce matin.

Le Manchot et René Turcot se regardèrent. Les détectives privés s’amusaient follement de voir les deux policiers s’engueuler.

– Et je suppose qu’il n’y pas suffisamment de preuves contre ce Manchot ! s’écria Bournais. La victime elle-même l’a accusé et vous, vous allez le laisser filer. Qu’est-ce qu’il vous faut ? L’arme du crime ? Dumont n’est pas un idiot. S’il a abattu Ronald avec son arme, la première chose qu’il a dû faire en arrivant ici, c’est de remplir le barillet... et puis, un détective privé, ça possède souvent plus d’une arme. Qui nous dit qu’il n’avait pas un autre revolver dans sa valise ? Il a pu s’en débarrasser, une fois son meurtre commis.

– Il s’agissait peut-être même d’une mitraillette, sergent, fit le Manchot d’un air moqueur. Tenez, si vous voulez fouiller, je n’ai même pas eu le temps d’ouvrir ma valise depuis mon arrivée à Val-d’Or.

Le détective Pony fit asseoir le Manchot dans le plus grand des deux fauteuils de la chambre.

– Je veux bien vous laisser en liberté, monsieur Dumont, mais il faudra que vous nous disiez tout ce que vous savez ! Tout, vous entendez, depuis le début.

– Je regrette, mais il faudrait d’abord que vous obteniez la permission de mes clients. Je suis tenu au secret professionnel.

À ce moment, René Turcot s’approcha de son ami.

– Écoutez, Robert, la police en sait passablement long. Elle est maintenant au courant des fameuses photos. J’ai dû donner ma version de l’affaire. Puisque le détective Pony est prêt à vous laisser en liberté, je pense qu’il n’est que juste que vous lui contiez tout.

Le Manchot demanda qu’on lui apporte d’abord un café. Il en avait besoin.

Turcot passa la commande par téléphone et lorsque le garçon eut apporté les cafés, Robert Dumont commença son récit.

Il raconta presque tout. Cependant, il ne mentionna pas que l’argent gagné par Josée

Maurais ne se trouvait plus dans son sac à main et, évidemment, il ne toucha mot du petit intermède amoureux entre la jolie femme et lui.

– Je suis allé la reconduire chez elle. Ensuite, j’ai décidé de retourner au restaurant de Horner. Je voulais savoir si les hommes de la voiture s’en étaient tirés indemnes.

Le sergent-détective Bournais s’empressa d’ajouter :

– Nous détenons l’un d’eux, mais l’autre est toujours à l’hôpital. Manchot, son état est considéré comme critique. S’il meurt, vous savez ce qui vous attend, n’est-ce pas ? Vous serez responsable de cette mort et devrez répondre à une accusation d’homicide involontaire.

– Allons donc, je n’ai fait que mon devoir. J’ai empêché des criminels de fuir. J’ai visé les pneus de la voiture. Si le conducteur n’a pu contrôler son véhicule, je ne suis quand même pas responsable.

Pony lui fit signe de continuer son récit.

Le Manchot conta alors comment il avait suivi

Ronald jusqu'au motel, puis parla longuement de la bataille.

– Je suis passé à un cheveu de la mort. Sans cette lampe, Ronald m'aurait sûrement poignardé.

– Mais pourquoi ? demanda Turcot.

– C'est ce que j'aurais aimé savoir. Mais, comme le médecin l'a constaté, je l'avais frappé durement à la bouche. J'ignorais cependant que je lui avais fracturé la mâchoire. En tout cas, il ne pouvait répondre que par des oui et des non. Je n'ai pu savoir pourquoi il voulait me tuer, mais il m'a avoué qu'il sortait avec madame Maurais et qu'il avait triché afin de lui faire gagner les dix mille dollars nécessaires pour qu'elle achète les fameuses photos. J'ai alors compris qu'il était inutile de le questionner plus longuement, d'ailleurs je n'en pouvais plus moi non plus ; comme il se disait assez bien pour se rendre chez lui, je l'ai laissé partir. Je me suis couché et, heureusement, vous êtes venus me tirer de mon sommeil !

– Pourquoi donc ? demanda Bournais,

soupçonneux.

– Parce que je faisais un cauchemar et, sans votre arrivée, j’ignore ce qui aurait pu m’arriver.

Le Manchot se mit à rire. Il se leva, prit un cigare et l’alluma. Maintenant, il commençait à se sentir en pleine forme. Se tournant vers René Turcot, il demanda :

– Comment se fait-il qu’ils sont allés vous chercher ?

– Parce qu’ils savaient que j’avais retenu vos services et qu’ils étaient à votre recherche. C’est aussi simple que ça.

Pony prit une décision.

– Sergent ?

– Oui.

– À votre place, je retournerais au poste. On a peut-être réussi à retrouver Grandin. Vous pourriez l’interroger sur son emploi du temps.

Bournais esquissa une grimace. Il était clair que le sergent-détective voulait se débarrasser de lui.

– Vous allez m’accompagner ?

– Non, il est grandement temps que j’aie posé des questions à Horner, ce mafioso de la pègre locale.

Bournais s’empressa d’ajouter :

– Je pourrais vous accompagner.

– Non ! Vous savez aussi bien que moi que Horner se moque de la police locale. Il n’agit pas de la même façon avec nous, les gars de la Sûreté. Allons, sergent, nous avons perdu suffisamment de temps.

– Je suppose que vous allez vous rendre à pied, chez Horner ? ricana Bournais avec un petit sourire moqueur.

Ce fut Turcot qui vint à l’aide du policier de la Sûreté du Québec.

– Ma voiture est ici, je l’avais prêtée à Dumont.

Le détective Pony sourit. Il triomphait.

– Vous voyez, sergent, tout s’arrange. D’ailleurs, j’exige que Dumont et Turcot

m'accompagnent chez Horner.

– Pourquoi ? demanda le sergent.

– Parce qu'ils en savent passablement long et si Horner cherche à nous cacher quelque chose, ils s'en rendront compte immédiatement.

Et c'est en grognant que le sergent-détective quitta le motel.

– Il n'est pas facile, ce policier-là, murmura le Manchot. Il me rappelle mon ancien supérieur à Montréal.

– Les policiers de Val-d'Or aimeraient bien diriger leurs enquêtes seuls, expliqua Pony, mais quand il s'agit d'une affaire de meurtre, c'est toujours nous qui nous en chargeons. Ils n'ont pas le personnel nécessaire.

Les trois hommes se préparèrent à sortir du motel.

– Vous savez où demeure Horner ? demanda Pony à Turcot. À cette heure-là, il ne doit sûrement pas être à son restaurant.

– Je n'ai pas l'adresse exacte. Je sais qu'il a loué une maison il y a environ six mois. Je n'ai

qu'à faire un court arrêt à mon bureau. J'ai l'adresse dans un calepin.

Pony s'assit à l'arrière, en compagnie du Manchot.

– Comment vous sentez-vous, Dumont ?

– Compte tenu des circonstances, ça va. Je sors à peine de l'hôpital et je suis supposé être au repos.

La voiture s'arrêta en face du bureau de Turcot.

– Je reviens dans une minute ou deux, fit le détective privé.

Déjà, la ville semblait sortir de sa torpeur. Les magasins se préparaient à ouvrir leurs portes, les employés de bureaux se rendaient à leur travail. Soudain, l'attention du Manchot et de Pony fut attirée par des cris de femme. Une fille venait de sortir en courant de l'édifice où se trouvait le bureau de l'avocat Grandin.

– Allons, qu'est-ce qui se passe encore ?

Pony ouvrit rapidement la portière et traversa la rue en courant, suivi de Dumont.

La jeune fille semblait s'être quelque peu calmée, mais elle paraissait indignée.

– Je veux porter plainte, cria-t-elle. Je veux le faire arrêter.

– Allons, mademoiselle, qu'y a-t-il ? Je suis détective.

Et il montra sa plaque.

– Vous tombez bien. Je veux que vous arrêtiez ce vieux maudit maquereau, vous entendez ? Jamais plus je ne remettrai les pieds dans cette bâtisse, jamais plus !

– Mais de qui parlez-vous ?

– Du bonhomme qui conduit l'ascenseur. Ça ne fait qu'une semaine que je travaille chez le notaire Bousquet. Je me suis déjà rendu compte que le bonhomme me reluquait avec ses petits yeux cochons, mais je n'avais jamais été seule avec lui, dans l'ascenseur.

– Et ce matin, vous l'étiez ? demanda le Manchot, subitement intéressé.

– Oui ! Il m'a pincé les fesses.

La fille parlait d'une voix forte. Les passants s'arrêtaient, on écoutait, on s'amusait.

– Il a stoppé l'ascenseur et m'a pogné les tétons. Je lui ai donné une claque sur la gueule et je me suis mise à crier. Il a pris peur et au lieu de me monter au quatrième, il m'a descendue au rez-de-chaussée. Je ne retournerai jamais dans cette bâtisse. Ce vieux-là, c'est un maniaque !

René Turcot avait rejoint ses deux compagnons. En entendant le récit, il entra dans l'édifice et quelques instants plus tard, il faisait signe à Pony.

– Tenez, si vous voulez questionner le bonhomme, il est ici.

Grégoire Beauséjour refusait de sortir dans la rue, craignant que les passants lui fassent un mauvais parti.

Pony et le Manchot allèrent le trouver.

– Tiens, monsieur le Manchot, fit le bonhomme. Comment allez-vous ?

– Ce serait à moi de vous poser la question.

– C'est vrai que vous avez insulté cette jeune

filles ? demanda Pony.

– C'est pas de ma faute, si elle entend pas à rire, ricana le bonhomme. J'ai pas voulu lui faire mal, moi, bien au contraire.

Turcot intervint à son tour.

– Vous feriez mieux de vous calmer, père Grégoire. C'est pas la première fois que des jeunes filles se plaignent de vous. Vous savez que votre conduite pourrait vous conduire en prison ?

– Faut pas exagérer !

Puis, se tournant vers Pony, le père Grégoire ajouta :

– Au lieu de perdre votre temps avec moi, vous feriez beaucoup mieux d'attraper celui qui poignarde les filles.

Le Manchot sortit. La jeune fille s'était calmée.

– Mademoiselle, si vous portez plainte, vous savez que vous devrez témoigner en cour. Rien ne nous dit qu'on condamnera monsieur Grégoire et vous pourriez devenir la risée de la ville.

– Comme ça, vous approuvez ce vieux matou ?

– Pas du tout. Mais c'est peut-être la première fois qu'une jeune fille décide de ne pas se laisser faire. Grégoire est nerveux, il a peur. J'ai l'impression que, désormais, il se tiendra tranquille.

Pony et Turcot avaient rejoint le Manchot.

– À votre place, dit Pony, à la jeune fille je m'adresserais au propriétaire de l'édifice. C'est lui qui a engagé ce concierge. Parlez-en avec d'autres filles qui travaillent dans les bureaux. Si vous êtes toutes d'accord, le proprio sera obligé de changer de concierge. En attendant, vous pouvez prendre l'ascenseur sans crainte, le vieux ne vous touchera certainement plus.

Les passants s'étaient éloignés. Tout rentrait dans l'ordre. La jeune fille hésita quelques secondes, puis retourna dans l'édifice en disant :

– S'il fait simplement mine de me toucher, il va se retrouver à l'hôpital. Un homme de son âge ne me fait pas peur. Je suis capable de donner un

coup de genou au bon endroit. Il ne s'en relèvera jamais.

Les trois hommes retournèrent à la voiture et on se dirigea vers la demeure de Horner.

Soudain, Pony demanda :

– Vous avez questionné ce vieux-là, sur le meurtre de Sylvette Bruneau ?

– Oui, mais il ne savait pas grand-chose, répondit Turcot. Il a vu entrer la fille, mais quand elle est sortie en courant, il était dans sa loge, en train de manger.

Le Manchot, songeur, ne semblait pas s'intéresser à la conversation. Il ne sortit de sa torpeur que lorsque l'automobile de Turcot se rangea le long du trottoir.

– C'est ici.

Pony sonna à la porte. Une couple de minutes s'écoulèrent. Horner n'était peut-être pas chez lui. Le détective sonna à nouveau et on entendit un bruit de pas. Une voix demanda :

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

Horner n'avait fait qu'entrouvrir la porte. Le Manchot repoussa ses deux compagnons et se plaça de façon à ce que le propriétaire du tripot puisse le voir.

– J'ai à vous parler, Horner, c'est urgent.

– Vous en avez des heures ! M'éveiller en pleine nuit ! Une seconde ce ne sera pas long.

Il referma la porte. Quelques instants plus tard, il ouvrit. Il avait passé un pantalon et une très belle robe de chambre en soie aux couleurs multicolores.

– Comme vous voyez, je ne suis pas seul, dit Dumont. Vous connaissez René Turcot et voici le détective Pony de la S.Q.

La figure de Horner avait changé brusquement. Son sourire avait fait place à un air dur, méfiant.

– Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ?

Pony prit la situation en main.

– Allons, Horner, assoyez-vous, nous avons des questions à vous poser.

Pony le poussa légèrement avec le canon de son revolver. Horner haussa les épaules et se dirigea vers la pièce qui lui servait de salon. On se serait attendu que l'appartement de ce roi de la mafia soit meublé richement, excentriquement, mais c'était tout le contraire. Dans le salon, il n'y avait qu'un vieux divan, un fauteuil, une table et un appareil de télévision. Horner s'installa dans le fauteuil, les trois autres restèrent debout devant lui.

– Où étiez-vous vers sept heures du matin ? demanda Pony.

– Vous parlez d'une question ! À sept heures du matin, je dors toujours. Quand on se couche vers cinq heures...

– À quelle heure avez-vous quitté le club ? questionna Trottier.

– Pourquoi toutes ces questions ? Si vous avez une accusation à porter contre moi, faites-le, prenez pas de détours inutilement.

Le Manchot décida d'intervenir.

– Écoutez, Horner, il est important que vous

nous donniez votre emploi du temps. C'est justement pour vous éviter des tas d'ennuis.

– Vous, c'est curieux, mais je vous fais confiance. Vous m'êtes sympathique. J'ai quitté le club vers cinq heures. Je suis toujours le dernier à partir. Je suis venu directement ici et je dormais quand vous m'avez éveillé. Vous êtes satisfaits ?

– Vous habitez seul ? demanda Pony.

– Oui, et j'étais seul quand, j'ai quitté mon restaurant. Turcot pourra vous le dire, il m'arrive souvent d'être avec une petite mère, mais ce matin, j'étais seul. Et puis, je commence à en avoir assez. Dites-moi ce qui vous amène ou bien partez et laissez-moi aller me recoucher.

Ce fut Dumont qui lui apprit la nouvelle.

– Ronald Dupré a été assassiné !

Horner bondit de son siège. Sa figure était soudain devenue blanche. Ses poings se crispèrent. Il resta un bon moment sans parler, puis se laissa retomber dans son fauteuil. Il glissa la main dans la poche de sa robe de chambre et

instinctivement, Pony releva le canon de son revolver.

Mais le propriétaire du club sortit un mouchoir, s'épongea le front, puis demanda d'une voix blanche :

– Mais pourquoi ? Qui a fait ça ?

– C'est justement ce que nous voulions vous demander, fit Pony.

Horner se releva et cria :

– Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne m'occupe pas de la vie privée de mes employés, moi. J'ai engagé Ronald parce qu'il est un excellent brasseur.

Maintenant, Horner arpentait nerveusement la pièce. Le Manchot l'arrêta au passage :

– Excellent brasseur, oui et un bon tricheur. Je ne suis pas un enfant d'école, Horner, j'étais là la nuit dernière et je l'ai vu agir quand j'étais à la même table que madame Maurais.

Il y eut un assez long silence. Lorsque Pony voulut le rompre, le Manchot lui fit un signe. Ce dernier comprit que Dumont désirait mener

l'interrogatoire. Mais il n'eut pas le temps de poser la question suivante car ce fut Horner qui demanda :

– Vous croyez que la mort de Ronald a quelque chose à voir avec la partie de la nuit dernière ?

– Oui et avec l'assassinat de Sylvette Bruneau. Je vois que j'ai passablement de nouvelles à vous apprendre, Horner.

Le Manchot avait bien étudié l'homme. Il était persuadé que ce chef de la mafia locale n'avait pas joué la comédie. Il ignorait tout de l'assassinat de l'un de ses principaux lieutenants.

Le Manchot continua :

– Vous êtes au courant que Dupré, depuis quelques jours, laissait gagner Josée Maurais. Elle avait besoin de dix mille dollars.

– Oui, je sais tout ça. Moi aussi, j'ai des nouvelles à vous apprendre, Manchot.

Les deux hommes étaient debout l'un en face de l'autre. Ils ne s'occupaient plus du tout des deux autres. On aurait dit un duel qui se jouait

entre deux adversaires de force égale. Horner décida de prendre l'initiative.

– Quand je me suis rendu compte que Maurais était sérieux dans sa campagne de grand nettoyage, j'ai décidé de passer à l'action. Josée, avant son mariage, était venue plusieurs fois au tripot. Elle aimait beaucoup le jeu. Mais depuis qu'elle s'intéressait à ce supposé justicier, elle avait changé de conduite. Madame était devenue vertueuse. Elle ne s'intéressait plus aux beaux garçons et j'avais perdu une bonne cliente. Mais vous savez, quand on est une passionnée comme Josée, on n'est jamais tout à fait guérie. Alors, j'ai demandé à Ronald de rencontrer Josée. Ronald est passé maître dans l'art de charmer les femmes ; il est ce qu'on appelle un tombeur. Rares sont celles qui peuvent lui résister.

Turcot approuva de la tête. Il connaissait bien tous ceux qui fréquentaient l'établissement de Horner.

– Ce ne fut pas très long, poursuivit Horner. Ronald a réussi à faire tomber Josée. Ce fut un jeu d'enfant pour lui de la ramener au tripot. Il y

a quelques jours, elle s'est confiée à Ronald. L'avocat Grandin voulait la faire chanter. Il lui fallait trouver cinq mille dollars, puis dix mille quand la Sylvette a décidé de faire partie du « deal ». C'est moi qui ai ordonné à Ronald de faire gagner Josée Maurais.

Le Manchot reprit enfin la parole.

– Oui, mais ce que vous ignorez, c'est que Josée Maurais ne touchait pas un sou de cet argent. Elle le confiait à Ronald.

Horner laissa éclater un grand rire. Il s'assit dans le fauteuil et, tout en continuant de rire, il s'alluma une cigarette.

– Riez, murmura Pony, mais si on vous arrête, vous changerez probablement d'attitude.

– Excusez-moi, messieurs, mais vous avez raté votre vocation : on manque de comiques, à la télé. Voyons, pour qui me prenez-vous. Manchot ? Je ne suis pas un imbécile. Maurais décide de nettoyer la ville, il s'attaque personnellement à moi. Or, j'ai une chance unique, celle de mettre la main sur des photos qui

pourraient lui clouer le bec pour toujours. Croyez-vous que j'allais laisser filer cette chance ? Vous pensez réellement que j'aurais permis à Josée de gagner les dix mille dollars, de racheter les photos et de les détruire ? Non, je ne suis pas si cave que ça. Elle avait confiance en Ronald. C'est sur mon ordre que Ronald lui a fait comprendre qu'il valait mieux qu'il transige lui-même avec Grandin. Il a donc toujours gardé l'argent. Demain, ou plutôt cet avant-midi, il devait rencontrer Grandin et racheter les photos compromettantes. Mais Josée n'aurait jamais mis la main dessus. C'est à moi que Ronald aurait livré le stock, c'est aussi simple que ça. Par la suite, j'aurais eu une petite conversation privée avec Maurais.

Horner ne pouvait pas inventer cette histoire, elle était beaucoup trop logique.

– J'ignore qui a tué Ronald et pourquoi, mais ce n'est pas moi, poursuivit-il. Celui qui a commis ce crime a dû agir rapidement, car Ronald est un as du couteau et il vous aurait dépecé son adversaire...

Le Manchot, brusquement, fit signe à ses deux collègues.

– Nous avons perdu assez de temps, messieurs.

Pony ne semblait pas comprendre.

– Dumont a raison, dit-il. Habillez-vous, Horner, vous allez nous accompagner au poste.

– Non ! lança le Manchot. Je crois tout ce qu'il a dit. Il peut aller se recoucher... s'il a encore sommeil. Sa version des faits concorde exactement avec celle de Ronald.

– Merci, Manchot, je vous revaudrai ça, murmura Horner. Au plaisir de vous revoir, messieurs.

Les trois hommes sortirent de la maison. Turcot demanda aussitôt :

– Qu'est-ce qui vous a pris, Robert ? Cet homme nous a avoué qu'il voulait faire chanter Maurais. C'est suffisant pour le faire enfermer.

Mais Robert Dumont répondit avec un calme étonnant :

– Il sera toujours temps de l'arrêter. L'important, pour le moment, c'est d'arrêter l'assassin. Vous deux, retournez au poste.

– Vous ne nous accompagnez pas ? demanda le policier de la Sûreté.

– Non, j'ai quelqu'un à voir. Je vous y rejoindrai probablement dans peu de temps. Quant à vous, profitez-en pour tenter de tirer les vers du nez à Grandin. On l'a sûrement retrouvé.

Turcot aurait bien aimé accompagner le Manchot. Il devinait que ce dernier avait une idée derrière la tête.

– J'ai le téléphone dans ma voiture, Robert. Je vais demander une auto-patrouille. Le détective Pony pourra retourner au poste et moi, je vous servirai de chauffeur.

Mais déjà, le Manchot avait fait signe à un taxi en maraude. La voiture vint se coller au bord du trottoir et le détective ouvrit immédiatement la portière.

– Non, répondit-il à l'offre de Turcot. Il faut que je sois seul. Voyez-vous, René, un meurtrier

n'avouera jamais son crime devant un témoin.

La voiture s'éloigna rapidement.

Le détective Pony gratta son crâne légèrement dénudé.

– Je me demande bien ce qu'il peut savoir de plus que nous.

– Il ne nous a sûrement pas tout dit, ajouta Turcot.

Et passablement déçus, les deux hommes prirent place dans l'automobile du détective privé et se dirigèrent vers le centre-ville.

IX

On n'achète pas le Manchot

Le taxi s'arrête devant une maison, le Manchot paya la course et quelques secondes plus tard, il sonnait à la porte. Un domestique vint ouvrir.

– Vos maîtres sont là ?

– Je regrette, mais madame et monsieur sont en train de prendre leur petit déjeuner. Si vous voulez me laisser votre carte, monsieur se mettra en communication avec vous dès qu'il le pourra.

Mais Dumont repoussa le domestique de la main.

– Je regrette, je n'ai pas de temps à perdre.

Il entra dans l'immense salon. La salle à dîner se trouvait tout au fond. La table était très longue et il était curieux de voir le couple Maurais, assis

à chaque bout.

Philippe Maurais se leva brusquement en voyant paraître le Manchot.

Celui qu'on appelait « le Justicier » était assez grand, plutôt maigre, mais avait une allure très digne. Ses cheveux d'une blancheur de neige adoucissaient ses traits déjà délicats.

– Qui êtes-vous ? Qui vous a donné la permission de...

Le domestique, qui avait suivi le Manchot, s'excusa :

– Je lui ai dit que vous étiez en train de prendre votre petit déjeuner...

La jolie Josée s'était tournée vers le visiteur. Ses yeux croisèrent ceux du Manchot. Elle ne se leva pas mais, s'adressant à son mari, elle demanda :

– Tu connais ce monsieur ?

Par le fait même, le Manchot comprit qu'elle ne voulait pas qu'il parle de leur aventure de la veille. Il s'avança en direction de Maurais ; les deux hommes se rejoignirent au centre de la

pièce.

– Je suis Robert Dumont, détective privé, monsieur Maurais. On me connaît également sous le nom du Manchot.

Il avait tendu la main à Maurais, mais ce dernier n'avait pas bougé.

– Tout comme vous, monsieur Maurais, je lutte contre la corruption et j'admire beaucoup le travail que vous faites : une tâche difficile. Moi, j'essaie surtout d'éclaircir les mystères et de faire condamner les assassins, les tueurs, les voleurs...

Cette fois, l'homme serra la main du Manchot.

– Je vous présente ma femme, Josée.

La jeune épouse du justicier fit un petit mouvement de la tête. Le Manchot s'inclina en murmurant :

– Enchanté, madame.

– Que me vaut le plaisir de votre visite, monsieur Dumont ?

– Tout d'abord, je m'excuse de vous déranger à une heure aussi matinale.

– Vous ne me dérangez aucunement, j’avais terminé mon repas. Tu vas nous excuser, chérie, monsieur Dumont et moi allons nous retirer dans mon bureau. Edmond, vous nous y servirez le café.

Le domestique sortit. Le Manchot cependant s’objecta à la suggestion de Maurais.

– Je regrette, mais il faut que madame soit présente à notre entretien, monsieur Maurais.

– Ah ! De quoi s’agit-il ?

– Vous savez sans aucun doute que deux meurtres ont été commis, ici, à Val-d’Or et que moi-même, j’ai failli être la troisième victime.

– Deux meurtres, dites-vous ?

– Oui, hier soir, vers sept heures, Sylvette Bruneau a été tuée et ce matin, un peu après six heures trente, ce fut au tour de Ronald Dupré, un employé de Horner, d’être assassiné.

Dumont ne pouvait voir la figure de Josée, mais elle semblait très nerveuse.

Quant à Maurais, il avait appris à maîtriser ses émotions. La nouvelle l’avait surpris, mais il

conservait un calme étonnant. Il avait cependant pâli quelque peu.

– Vers sept heures, dites-vous... ? J'ignorais tout de ce second meurtre. Mais pourquoi venez-vous nous voir ?

– Parce qu'il est grandement temps d'arrêter toutes ces tueries, vous ne croyez pas, monsieur Maurais ?

L'homme sursauta :

– Dites donc, surveillez vos paroles ! Je ne vous permettrai pas de m'accuser de...

– Je n'ai encore accusé personne à ce que je sache. Je désire discuter avec vous deux, tout simplement.

Lentement, Maurais se tourna du côté de sa femme.

– Tu as fini ton déjeuner, Josée ?

Comme si elle avait perdu la parole, comme si la nouvelle de la mort de Ronald lui avait coupé le souffle, elle ne répondit que par un signe de tête affirmatif.

– Dans ce cas, passons au salon, nous y serons mieux pour discuter.

Quelques minutes plus tard, le domestique apportait les cafés. Josée s'était assise dans un large fauteuil, placé dans un coin. Elle se trouvait assez loin des deux hommes.

Le Manchot décida de passer à l'attaque.

– Pourquoi vous êtes-vous attaqué à moi, hier soir, monsieur Maurais ?

La figure de l'homme refléta une surprise qu'il ne pouvait cacher.

– Mais qu'est-ce que vous me chantez là ? Moi, je vous ai attaqué ?

– Oui, vous avez même failli me lancer votre poing à la figure. Rappelez-vous, j'étais dans ma voiture, juste en face de votre maison.

Maurais qui s'était assis, déposa sa tasse de café sur une petite table demi-lune et se leva.

– C'était vous qui...

– Oui ! Vous savez, tantôt, Josée, votre épouse, a fait semblant de ne pas me connaître,

mais c'est faux. Nous nous sommes déjà rencontrés. Et au cours de l'entretien que j'ai eu avec elle, elle m'a laissé entendre que vous aviez engagé un détective privé pour la faire surveiller. Vrai ou faux ?

Le Justicier devenait de plus en plus nerveux.

– Écoutez, Dumont, je livre présentement une lutte à mort à la pègre. Je ne suis pas idiot. Je sais que je risque gros et qu'on peut tenter de s'attaquer, soit à moi, soit à mon épouse. Il est donc normal que je la fasse protéger.

Pour la première fois, Josée desserra les lèvres et murmura à l'intention de son mari :

– Tu aurais pu me le dire.

Le Manchot profita de la situation :

– S'il vous l'avait dit, chère madame, vous vous seriez beaucoup moins affichée. Votre mari a appris, de son détective sans aucun doute, que vous fréquentiez un homme bien bâti, grand, un athlète... alors, quand il m'a vu au volant de ma voiture, il m'a pris pour cet homme, vrai ou faux ?

– Vrai ! avoua Maurais.

– Cette attitude de votre part m’a grandement surpris. Vous me paraissez d’un calme exceptionnel et pourtant, vous n’avez pu vous maîtriser quand vous m’avez vu.

Maurais commençait à arpenter le salon. La nervosité le gagnait de plus en plus.

– Je ne suis pas un surhomme. Il m’arrive de perdre la tête. J’adore Josée et je ne veux pas la perdre. Alors, je me suis laissé emporter... mettez-vous à ma place !

Le Manchot, assis sur le divan, prit une gorgée de café, puis approuva le Justicier.

– Je vous comprends facilement. J’aurais sans doute agi de la même façon que vous. Mais vous êtes allé très loin, vous m’avez dit que, si vous me voyiez rôder autour de votre épouse, vous me tueriez. Vous vous souvenez ?

D’un geste d’impatience, Maurais leva légèrement les bras pour les rabaisser aussitôt.

– Ça ne vous arrive jamais que vos paroles dépassent vos pensées ?

– Oh oui, très souvent. Mais maintenant que vous savez ce qui s'est passé, vous pouvez comprendre que j'en tire des conclusions.

Un silence très lourd suivit ces paroles du Manchot. Le détective continua au bout d'un instant :

– La nuit dernière, vous apprenez que, malgré l'avertissement que vous m'avez donné, l'homme grand, bâti en athlète, a revu votre femme. Vous apprenez qui il est, vous savez où il demeure. Alors, ce matin, pendant que votre épouse dort, vous vous rendez chez lui. Il y a discussion et vous vous emportez. Vous l'abattez d'une balle.

Cette fois, Maurais éclata :

– Mais vous êtes fou ? Je me suis levé à six heures trente. Demandez à Edmond, le domestique. À sept heures, j'étais dans le solarium à prendre un café.

– Si vous êtes innocent, monsieur Maurais, pourquoi êtes-vous si nerveux ?

– Écoutez, Dumont, cessez de tourner autour du pot et venez-en au fait. Si vous voulez me

faire accuser de meurtre, prévenez la police. Je saurai bien me défendre. Tout d'abord, si vous nous parliez de la mort de Sylvette Bruneau ? Je suppose que vous allez également m'accuser de ce crime ?

– Mais non, calmez-vous, monsieur Maurais. Nous allons y venir, au meurtre de mademoiselle Bruneau. Tout d'abord, une question. Êtes-vous au courant des photos que Grandin possédait ?

Josée se leva en criant :

– Non, il ne sait pas. Ne dites rien.

– Je regrette, mais je dois parler, madame. Il faut que votre mari sache tout.

Maurais écouta calmement le récit du Manchot. Lorsqu'il eut fait part du chantage que Grandin, puis Sylvette Bruneau, voulaient exercer sur Josée, l'ex-député s'avança et prit les mains de son épouse dans les siennes.

– Pourquoi ne pas m'avoir tout dit dès le début, Josée ? Pourquoi ne pas m'avoir fait confiance ? J'aurais rencontré Grandin, j'aurais acheté ce film et ces photos. Je sais fort bien que

Je n'ai pas épousé une sainte.

Josée murmura :

– Je n'ai pas osé. J'ai eu peur...

– Elle a préféré en parler à son amant, Ronald Dupré, expliqua le Manchot. Ce dernier s'est empressé de tout rapporter à Horner, son patron. Les deux hommes ont échafaudé un plan. On laisserait votre épouse gagner les dix mille dollars aux cartes, Ronald conserverait l'argent et c'est lui qui, aujourd'hui, serait allé conclure le marché avec Grandin.

Se tournant du côté de la jolie femme, le détective, en appuyant sur chacun de ses mots, déclara :

– Vous n'auriez jamais eu ces photos, madame Maurais. Ronald les aurait données à Horner. Alors, finie la belle campagne de votre mari. Il aurait eu à choisir entre continuer sa lutte ou voir éclater un scandale. Mais voilà, l'assassinat de Sylvette Bruneau a tout compliqué. Elle s'était rendue au bureau pour y prendre les photos et le film. Elle voulait confier le tout au détective

Turcot. Malheureusement, l'assassin est arrivé sur les lieux comme elle allait sortir. Il l'a poignardée, a pris le film, les photos et s'est enfui. Si Sylvette avait appelé au secours, si elle était demeurée sur place, elle serait probablement encore de ce monde. Mais elle a fourni un effort extraordinaire pour se rendre chez Turcot. C'est ce qui l'a tuée.

Maurais avait écouté le récit en silence. Brusquement, il demanda :

– Mais qui a tué Sylvette ? Vous le savez ?

– Je me suis longtemps posé la question. Je n'ai compris que ce matin. Hier soir, vous, madame, vous étiez certaine que je possédais le film et les photos. Alors, dès que je vous ai quittée, vous vous êtes empressée de téléphoner à votre amant pour le lui dire.

– C'est faux ! cria Josée.

– Oh non, madame, c'est vrai. Car, voyez-vous, personne, à l'exception du pilote de mon avion et vous, ne savait que j'avais une chambre au motel « Du Soleil ». Quand je vous l'ai dit hier

soir, j'ignorais même le numéro de ma chambre. Plus que ça, je ne savais même pas où était situé le motel ; c'est Ronald qui m'y a conduit.

Le détective raconta la nuit affreuse qu'il avait vécue, alors que la mort l'avait frôlé de près.

– À ce moment-là, je croyais que Ronald était venu à ma chambre pour reprendre les photos. Ce n'est que plus tard que j'ai compris. Il s'est passé un incident cocasse au bureau de Grandin. Ce serait trop long de tout vous conter, mais le concierge, Grégoire Beauséjour a dit à un certain moment qu'il était peut-être un homme qui aimait trop les jeunes femmes, mais qu'il n'était pas un maniaque capable de les tuer avec un couteau. C'est alors que ce mot « couteau » m'a frappé. Sylvette a été poignardée. Moi, on a cherché à me tuer à coups de couteau. Tout devenait clair. J'ai compris que c'était Ronald Dupré qui avait assassiné Sylvette Bruneau.

Cette nouvelle avait pris le couple au dépourvu. Tous les deux n'en croyaient pas leurs oreilles.

– Mais pourquoi a-t-il fait ça ?

– Pour deux raisons : premièrement parce qu’il aimait sincèrement votre femme et ne voulait pas remettre les photos à Horner. Deuxièmement parce qu’il voulait garder les dix mille dollars. Il a donc décidé de fouiller le bureau de Grandin ou peut-être a-t-il surveillé Sylvette Bruneau, peu importe. Il l’a poignardée et a pris les photos.

Maurais arrêta le Manchot :

– Mais il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi s’est-il attaqué à vous ? Si Josée lui a dit qu’elle croyait que vous possédiez les photos, lui, il savait bien que c’était faux.

– Exact, mais Ronald a eu peur que j’aie deviné la vérité et que je dise à Horner que son brasseur se préparait à lui jouer dans le dos. Alors, il a décidé de se débarrasser de moi. C’est aussi simple que ça.

Se tournant du côté de Maurais, il demanda :

– Que comptez-vous faire, maintenant ?

L’homme semblait avoir vieilli d’un coup de plusieurs années. Il demanda :

– Vous me croyez toujours coupable du

meurtre de Dupré, n'est-ce pas ? Vous désirez que je me livre ?

– Non ! Je sais que vous aimez votre femme, mais pourquoi vous sacrifier pour elle ?

Josée pâlit. Elle s'avança vers le Manchot, mais elle était étourdie. Elle tenait à peine sur ses pieds.

– Mais vous êtes fou, Manchot !

– Non, madame, c'est la seule solution logique. Après avoir téléphoné à Ronald, vous tentez de dormir, mais c'est impossible. Vous voulez savoir ce qui s'est passé entre Ronald et moi. N'en pouvant plus, sachant que votre mari ne vous dérangera pas, vous sortez par la porte arrière, oubliant qu'un détective, engagé par votre mari, vous surveille. Vous vous rendez chez Ronald. Comme vous ne savez pas à quoi vous attendre, vous avez apporté un revolver avec vous. Vous arrivez chez Ronald. J'ignore s'il vous a ouvert. Il était peut-être inconscient. Vous deviez avoir la clef de son appartement. Quoi qu'il en soit, vous entrez et soudain, vous apercevez le film et les photos. Pourtant, Ronald

vient de vous dire que je ne les possédais pas. Alors, vous devinez la vérité. Vous comprenez que c'est lui qui a tué Sylvette. Il essaie de vous expliquer qu'il vous aurait remis les photos, il dit qu'il vous aime, enfin, la grande scène. Mais vous ne le croyez plus. Vous, la belle Josée, vous n'allez tout de même pas lier votre vie à un assassin. Il y a discussion, querelle, vous perdez la tête, vous le tuez. Vous détruisez film, photos et allez jeter le revolver quelque part. Vous revenez à la maison et vous vous couchez, laissant croire à votre mari que vous n'êtes pas sortie.

Josée criait, hurlait, se disait innocente. Dumont regarda Maurais dans les yeux.

– Vous le saviez, n'est-ce pas ?

Philippe Maurais murmura :

– Pas exactement. Je savais qu'elle était sortie vers six heures trente, qu'elle avait pris un taxi et s'était fait conduire à l'appartement de Ronald. C'est lorsque vous m'avez appris que ce dernier avait été tué, que j'ai compris. Mais, j'espérais...

Il avait de la difficulté à parler. Josée s'était laissée tomber dans un fauteuil et avait éclaté en sanglots.

– Tu aurais dû me faire confiance, Josée, tu aurais dû ! Maintenant, tout est fini. Le scandale éclatera, mais je dirai la vérité. Mon nom sera probablement traîné dans la boue, mais les autorités devront ouvrir les yeux et instituer une enquête. J'aurai tout de même réussi ma mission.

Il s'adressa à voix basse au Manchot :

– Croyez-vous qu'un bon avocat pourra prouver qu'elle n'avait plus toute sa tête, qu'elle souffrait de dépression ? Et puis, Ronald a pu chercher à la frapper...

– Pas dans l'état où je l'avais laissé. Même en étant reconnue coupable d'homicide involontaire, elle ne s'en tirera pas facilement. Vous êtes pour la justice, Maurais ? Si vous voulez continuer votre croisade, il vous faudra marcher sur vos sentiments.

Soudain, le vieil homme redressa la tête :

– Vous avez raison. Je vais moi-même

prévenir les autorités.

Et il sortit de la pièce. Aussitôt, Josée se leva, s'essuya rapidement les yeux du revers de la main et se jeta presque dans les bras du Manchot.

– Oh Robert ! Vous devez me sauver, vous en êtes capable. Mon mari était jaloux, il vous a frappé. Il a pu faire la même chose avec Ronald. Tout le monde vous croira, vous, le Manchot. Nous pourrions refaire notre vie... tous les deux.

Elle s'agrippait à lui, cherchait à l'embrasser, collait son corps contre le sien.

Mais Robert Dumont repoussa la femme avec une telle force qu'elle tomba à genoux sur le tapis.

– Vous êtes une jolie salope. Maurais ne méritait pas une femme comme vous. Si ça ne dépendait que de moi, vous finiriez vos jours derrière les barreaux.

Josée se releva. D'un air éperdu, elle regarda autour d'elle puis, brusquement, elle s'élança en direction du couloir. Le Manchot entendit la porte s'ouvrir mais il ne broncha pas.

Cette fuite de Josée Maurais était un aveu. Il savait fort bien que la femme ne pourrait aller loin. Les policiers étaient en route ; son arrestation n'était plus qu'une question de minutes.

*

Robert Dumont se préparait à quitter Val-d'Or. Il avait passé plusieurs heures au poste de police où on avait enregistré sa déposition.

Le détective Pony lui déclara :

– Je ne crois pas qu'il sera nécessaire de vous convoquer à l'enquête préliminaire. Madame Maurais a avoué son crime. Elle a signé une confession. Si elle ne change pas d'attitude, le procès sera de courte durée.

– Tant mieux. Voyez-vous, Pony, je suis un homme passablement occupé et venir passer quelques jours à Val-d'Or pourrait me déranger grandement.

C'est en compagnie de son ami, le détective

privé René Turcot que Dumont quitta la centrale.

– J’ai prévenu votre pilote. Il doit être à l’aéroport. Nous allons passer au bureau. Vous avez préparé votre compte ?

– Ce ne sera pas très long. Il y a la location de l’avion, le salaire du pilote, les chambres de motel, le cent dollars que j’ai perdu au jeu et enfin, mon salaire.

Turcot s’empressa aussitôt d’ajouter :

– Grandin veut que vous passiez le voir. N’oubliez pas que lui aussi, il vous a engagé. Il pourra donc payer une partie de vos frais. Vous savez comme moi que le métier de détective privé, ce n’est pas une mine d’or.

Le Manchot esquissa un sourire.

– Je vais être bon prince avec vous, Turcot. Rendez-vous à l’aéroport, voyez le pilote et payez-lui le prix de location de son appareil et son salaire. Moi, je ne vous demande rien.

Turcot lui serra la main.

– Je ne sais comment vous remercier, Robert.

– C'est la moindre des choses. Grandin s'occupera de mon salaire et de mes dépenses.

La voiture s'arrêta devant le bureau de l'avocat.

– Vous ne préférez pas que je vous attende ?

– Non, je devrai passer au motel, puis me rendre à l'aéroport. Je prendrai un taxi. Nous nous retrouverons là-bas.

– Entendu, à tantôt !

Le Manchot, en souriant, entra dans l'édifice où se trouvaient les bureaux de Grandin.

Il n'avait pas dit à son ex-confrère que Maurais voulait le voir...

– Si ma femme a retenu vos services, monsieur Dumont, je remplirai mes obligations, lui avait-il dit. Je vous attends, je ne bougerai pas de chez moi. Un tas de journalistes ont demandé à me voir. Je leur dirai toute la vérité. Je sais qu'après cette affaire, si je veux finir mes jours en paix, je devrai sans doute quitter cette ville. Mais je ne cacherai rien. J'accumule des documents depuis des mois. Je sortirai tout, je

vais alerter l'opinion publique et il y aura enquête. J'aurai atteint mon but.

Mais celui qu'on appelait « le Justicier » faisait vraiment peine à voir. Il avait peut-être accompli sa mission mais, en même temps, il avait perdu pour toujours une femme qu'il avait aimée passionnément.

Le détective avait sonné l'ascenseur. C'était toujours Grégoire Beauséjour qui était de service. Il regarda le Manchot, mais ne le salua pas.

– Où allez-vous ? J'peux pas deviner, moi.

– Au bureau de maître Grandin.

Il ferma la porte de la cage d'un mouvement brusque.

– Ça ne va pas ce matin, père Grégoire ?

– Vous, parlez-moi pas. Je vous déteste. Je déteste les femmes, je déteste tout le monde.

– Mais pourquoi ?

– Vous osez me demander pourquoi ? Mais c'est vous qui avez conseillé aux filles qui travaillent ici de se plaindre. Elles l'ont fait et

c'est ma dernière journée de travail.

– Croyez que je regrette.

– C'est bien beau, regretter, mais à mon âge, j'pourrai plus travailler.

– Vous vivez seul ?

Le bonhomme ne répondit pas.

– Avec votre pension de vieillesse, l'argent que vous avez pu mettre de côté et l'aide que vous pourrez demander du bien-être social, je suis persuadé que vous saurez vous débrouiller.

L'ascenseur venait de s'arrêter. Grégoire ouvrit la porte.

– J'suis pas en peine pour l'argent, avoua-t-il. Mais je vais m'ennuyer des petites filles en maudit !

Sitôt arrivé à l'aéroport de Saint-Hubert, le Manchot s'empressa de téléphoner à son bureau.

– Agence de détectives privés « le Manchot ». fit une voix de femme.

– Allô, Rita...

– Je regrette, monsieur, mais les bureaux sont

fermés temporairement. Si vous voulez laisser votre nom et votre numéro de téléphone.

Le détective comprit que ses assistants devaient être en plein déménagement.

– Ici Robert Dumont, mademoiselle. J'étais à l'extérieur de Montréal...

– Oh, bonjour monsieur Dumont. On m'a demandé de prendre les appels pour la journée.

– À cause du déménagement ?

– Peut-être, mais je ne suis pas certaine. Je crois qu'il est arrivé quelque chose. Je ne voudrais pas vous inquiéter, mais...

Dumont, brusquement, se sentit angoissé.

– Mais quoi, parlez ?

– Eh bien, si vous voulez rejoindre d'urgence Michel Beaulac, vous pouvez appeler à l'hôpital Sacré-Cœur.

– Quoi ?

– Je regrette, mais je n'en sais pas plus.

Le Manchot raccrocha. D'un geste nerveux, il composa le numéro de téléphone de

l'appartement de Candy, puis de celui de Michel, mais il n'obtint aucune réponse.

Le détective courut jusqu'à sa voiture et démarra en trombe ; il fila en direction de Montréal.

Que s'est-il donc passé durant son absence ? Un de ses collaborateurs aurait-il été blessé sérieusement ?

Suivez le Manchot dans sa prochaine aventure qui aura pour titre : *Un doigt en boni*.

Cet ouvrage est le 412^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.